

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

LE REVENANT

DE

LA GUADELOUPE.

I.

IMPRIMERIE DE LEFEBVRE,

RUE DE BOURBON, N^o. 11.



R. 74

LE REVENANT

DE

LA GUADELOUPE,

OU

MÉMOIRES

DU MARQUIS DE BERVILLE,

RÉDIGÉS ET PUBLIÉS

PAR L. R...

Et suivis de Notes et Anecdotes historiques.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

TOME PREMIER.

NUMÉRO D'ENTRÉE: 5147

PARIS.

LOCARD ET DAVI, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, n°. 3.

1822.



LETTRE VERTUE

LA GUARDIA

M. M. M. M.

DE MARQUIS DE ...

Paris

Il est en ...

TOUL ...

NUMÉRO D'ENTRÉE:

PARIS

BOCARD ET ...



LE REVENANT

DE

LA GUADELOUPE.

CHAPITRE I^{er}.

Introduction. — Deux amis se retrouvent.

ENFERMÉ dans mon cabinet, enfoncé dans mon fauteuil, qui n'a rien de commun avec les sièges des quarante élus, je relisais Plutarque et les Ruines de Volney, et je m'enfonçais peu à peu dans de profondes méditations sur le sort des grands hommes et des empires, lorsqu'on vint m'annoncer le marquis de Berville, un de mes amis de collège : je me fis répéter

plusieurs fois le nom du marquis, et mon étonnement redoublait à chaque seconde. Le marquis de Berville était à peine âgé de dix-huit ans, lorsque la révolution éclata. A cette époque, il passa en Angleterre avec toute sa famille, et là, il s'embarqua pour les Indes, où un de ses oncles avait amassé une fortune immense. Son voyage fut très-heureux; son oncle, qui n'avait pas d'enfant, se tint pour le plus heureux des hommes, de posséder son neveu, et il mit tout en œuvre pour lui faire oublier les malheurs de sa patrie et de sa famille. J'avais fait mes études à Sainte-Barbe, en même temps que le jeune de Berville; l'uniformité de notre caractère et de nos goûts, nous avait intimement liés, et le plus vif chagrin présida à notre séparation,

lors de l'émigration de mon ami. Je reçus plusieurs lettres du jeune marquis pendant son séjour en Angleterre; il m'écrivit même plusieurs fois de l'Inde; mais au bout de quatre ans, je cessai de recevoir de ses nouvelles, et, dans la suite, j'appris qu'un vaisseau, sur lequel il s'était embarqué, pour revenir en Europe, avait péri corps et biens. D'après cela, il est facile de se faire l'idée de la surprise que me causait le retour d'un ami que je croyais avoir perdu depuis si longtemps. André avait déjà décliné dix fois le nom du marquis, et je cherchais encore à me convaincre que je n'étais pas abusé par un songe, lorsque mon vieil ami, impatient de me revoir, entra subitement, et vint se jeter dans mes bras. Après les premiers

épanchemens de deux amis qui se retrouvent après une séparation de plus de trente ans , je cherchai sur le visage du marquis à reconnaître les traits du eune de Berville , et je m'aperçus avec douleur que le temps avait fait sur lui de terribles ravages. J'avais vu à mon ami des yeux vifs , un teint clair , un visage riant ; maintenant, ses yeux enfoncés paraissaient éteints , le chagrin semblait avoir gravé les rides profondes qui sillonnaient son front , et la pâleur de son visage faisait juger qu'il était dévoré par quelque douloureuse maladie. Au plaisir de retrouver mon ami , succéda bientôt la douleur de le voir dans un état de langueur qui annonçait assez la situation de son âme , et je ne pus lui cacher la fâcheuse impression que son aspect avait

fait sur moi. « O mon ami, me dit-il, vous voyez sur mon visage les traces que le malheur y a laissées : j'ai bu jusqu'à la lie la coupe de l'infortune ! La seule espérance de bonheur qui me restait était de retrouver un ami qui fermât ma paupière et qui versât quelques larmes sur le tombeau qui renfermera bientôt mes dépouilles mortelles : cette espérance vient de se réaliser ; maintenant j'attendrai, sans le désirer ni le craindre, le moment où mon âme brisera la faible barrière qui la retient encore. »

Après ce peu de mots, le marquis se tut ; sa tête tomba sur sa poitrine, quelques larmes vinrent mouiller sa paupière, et il parut accablé du poids de ses réflexions. Il resta quelques instans dans cette situation, puis portant

sa main sur son front, il chercha à rassembler ses idées, et s'étant recueilli encore pendant quelques minutes, il reprit ainsi :

« Il vous souvient, mon ami, de la dernière lettre que je vous écrivis : je vous parlais des jours heureux que je passais chez mon oncle; il ne manquait alors à mon bonheur que de pouvoir embrasser mes parens et mes amis; mais cette absence de ce que j'avais de plus cher, empoisonnait tous les plaisirs que pouvait me procurer la fortune immense que mon oncle possédait et dont je pouvais disposer comme lui. Bientôt nous apprîmes que notre patrie respirait enfin, que le sang avait cessé de couler, et que la terrible anarchie avait quitté le sol chéri de la France. Ces

nouvelles s'étant confirmées, mon oncle céda enfin à mes instances, et au désir qu'il avait lui-même de revoir le berceau de son enfance. Il vendit la plus grande partie de ses propriétés, mit un bon régisseur à la tête des établissemens qu'il jugea à propos de conserver, et nous nous embarquâmes sur le vaisseau *l'Espérance*, qui fit voile pour l'Angleterre, avec laquelle nous étions en paix depuis quelques mois, et où j'espérais de retrouver mon père et ma mère. Mes malheurs datent de cette époque fatale dont le souvenir rouvre toutes les blessures de mon cœur. Le bâtiment que nous montions appartenait à mon oncle, le vicomte de Berville, qui avait placé toute sa confiance dans un nommé Léonard, contre-mâitre de ce navire.

Ce dernier, malgré la confiance dont l'honorait mon oncle, n'avait point capté ma bienveillance. Un sentiment que je ne pouvais définir m'éloignait de cet homme : il avait dans le regard je ne sais quoi de farouche qui me rendait sa présence insupportable, et il s'aperçut facilement de l'impression désagréable qu'il faisait sur moi. Quoi qu'il en soit, je ne fis point part au vicomte de mes sentimens, je me contentai d'éviter le contre-maître autant que cela m'était possible.

Déjà, depuis dix jours, nous étions en mer ; le temps était superbe, le vent passable, et tout semblait nous présager un heureux voyage, lorsqu'une nuit mon oncle se sentit gravement incommodé : en un instant les douleurs qu'il ressentait dans les

entrailles devinrent si violentes, qu'elles lui arrachèrent des cris ; ma chambre était près de la sienne , j'entendis les plaintes du vicomte , et je fus bientôt auprès de lui. Deux domestiques et un mousse étaient déjà dans sa chambre , lorsque j'y entrai ; nous avions à bord un médecin ; mais soit avec ou sans intention , on ne l'avait point éveillé , et les domestiques se contentaient de faire avaler du thé et du rhum à leur maître. L'état dans lequel je trouvai le vicomte , m' alarma beaucoup ; je témoignai ma surprise et mon mécontentement de ne point voir le médecin près de lui , et je sortis sur-le-champ pour l'aller chercher moi-même : comme je passais dans l'entrepont , j'entendis une voix que je reconnus aussitôt pour celle de Léonard ;

je m'arrêtai pour entendre quelque chose de ce qu'il disait; mais je ne pus saisir que ces paroles, qu'il prononça à demi-voix : « Je l'avais bien prévu! il n'y en avait pas assez. — Que voulez-vous, répondit une autre voix, que je ne reconnus pas, ce diable d'homme a un tempérament infernal! On ne pouvait s'attendre à cela. » Cette singulière conversation me fit frémir, une sueur froide mouilla mon visage, et mes cheveux se dressèrent à la seule pensée du crime qu'elle semblait me dévoiler. Quoi qu'il en soit, je continuai à me diriger vers la chambre du médecin, ayant soin de marcher avec précaution, afin de ne pas faire connaître à Léonard que je l'avais entendu. Arrivé à la cabine du docteur, un mousse m'apprit qu'il en était sorti

depuis plus d'une heure. Cette circonstance semblait confirmer mes soupçons : l'homme qui s'entretenait avec Léonard , n'était-ce pas le médecin lui-même ? Mon oncle est empoisonné ! m'écriai-je ; heureusement le mousse qui était présent , n'entendait pas le français. Je retournai sur-le-champ chez mon oncle , et , à ma grande satisfaction , j'y trouvai le médecin qui prodiguait ses soins au vicomte ; ce dernier m'assura que ses souffrances étaient beaucoup diminuées ; cela me tranquillisa un peu. Le docteur me dit que les douleurs que le malade ressentait , étaient l'effet d'une digestion difficile , et il parut persuadé que cette indisposition n'aurait point de suites fâcheuses. Tout cela diminua beaucoup mes soupçons ;

cependant les paroles du contre-maître et de son interlocuteur, ne me sortaient point de la pensée : je les commentais sans cesse, et je n'en pouvais trouver le sens qu'en les rattachant à mes premiers soupçons.

Le lendemain, les douleurs qu'éprouvait le vicomte étaient encore diminuées; mais elles n'avaient pas entièrement cessé; le malade se sentait considérablement affaibli, il ne put quitter le lit de tout le jour, et sa situation, bien que moins alarmante, n'annonçait pourtant pas une prompte guérison.

Le quinzième jour de notre navigation, mon oncle n'éprouvant pas de mieux sensible, le médecin proposa de relâcher à la Guadeloupe, dont il vantait le climat (a), et la salu-

brité de l'air. Il lui parla en même temps d'un lord Darbink, habitant et riche propriétaire de cette île; il disait être intimement lié avec ce personnage, et assurait que le vicomte en serait très-bien reçu, et qu'il n'aurait pas lieu de se repentir du séjour qu'il l'engageait à faire dans ce pays. Mon oncle se rendit aux pressantes sollicitations du docteur; pour mon compte, jè n'étais pas fâché de toucher la terre, espérant pouvoir éclaircir mes soupçons lorsque nous serions à la Guadeloupe, et bien résolu de les communiquer au vicomte, quel que soit d'ailleurs le résultat de mes observations.

Le vicomte n'eut pas un instant la pensée qu'on avait l'intention d'attenter à ses jours; Léonard continua de posséder sa confiance; et mes soup-

çons commençaient même à s'affaiblir beaucoup , lorsque nous arrivâmes à la Guadeloupe , théâtre de mes malheurs , et tombeau de ce que j'avais de plus cher au monde.

Ici, le marquis s'attendrit de nouveau ; de profonds soupirs qui s'échappaient de sa poitrine , marquaient que son âme était déchirée par la plus vive douleur ; et il fut contraint de remettre à un autre moment la suite du récit de ses malheurs. Si j'avais d'abord éprouvé un grand plaisir à retrouver mon ami , que je croyais avoir perdu pour toujours , je fus alors vivement affecté de la situation morale et physique dans laquelle je le voyais. J'essayai de lui offrir quelque consolation , bien que je ne connusse pas encore ses maux , et lorsqu'il fut devenu un peu

plus calme, il continua le récit de ses aventures de la manière suivante.

CHAPITRE II.

Arrivée à la Grande-Baie. — Amour du mar-

notre arrivée à la Grande-Baie, nous
 fûmes présentés, par le médecin, à
 M. Dabink, qui nous accueillit avec
 beaucoup d'égards, et déclara qu'il ne
 souffrait pas de nos occupations
 une autre maison que la sienne, pen-
 dant notre séjour dans l'île. Il disait
 avoir de grandes obligations à notre
 médecin, qui lui avait sauvé la vie
 dans un voyage qu'il avait fait aux
 Indes, et il lui dit qu'il le remerciait
 de s'être ressouvenu de lui, et de lui
 avoir procuré l'honneur de l'être.

CHAPITRE II.

Arrivée à la Guadeloupe. — Amours du marquis. — Les soupçons semblent se confirmer.

A notre arrivée à la Guadeloupe, nous fûmes présentés, par le médecin, à M. Darbink, qui nous accueillit avec beaucoup d'égards, et déclara qu'il ne souffrirait pas que nous occupassions une autre maison que la sienne, pendant notre séjour dans l'île. Il disait avoir de grandes obligations à notre médecin, qui lui avait sauvé la vie dans un voyage qu'il avait fait aux Indes, et il lui dit qu'il le remerciait de s'être ressouvenu de lui, et de lui avoir procuré l'honneur de faire notre

connaissance. Nous nous établîmes donc chez milord Darbink; mais le jour même de notre installation, je remarquai entre l'anglais et le docteur quelques signes d'intelligence, qui vinrent de nouveau troubles ma sécurité. Néanmoins je ne pouvais me résoudre à faire part de mes craintes à mon oncle avant d'avoir acquis quelque certitude à cet égard. Le vicomte était un excellent homme; mais brusque et emporté. Avant de se livrer au commerce, il avait servi avec honneur dans la marine, et son caractère se ressentait beaucoup de son ancienne profession: il eût eu quelque peine d'abord à croire son contre-mâitre, et tous les gens qui l'entouraient, coupables d'un si énorme crime; mais si quelque apparence fut venue appuyer mes conjec-

tures, il était capable de rompre en visière sans ménagement à des gens qui pouvaient être très-innocens. Je jugeai donc prudent de garder le silence, et je me contentai encore d'épier les actions des gens avec lesquels nous étions obligés de vivre. Bientôt un sentiment que jusque-là je n'avais pas éprouvé, vint, si non détruire mes conjectures, au moins les affaiblir considérablement. Milord Darbink avait une fille charmante : seize ans, de l'esprit, des grâces, telles étaient les qualités de l'aimable Clary ; elle ressentait le besoin d'aimer, l'amour nous embrâsa en même temps de tous ses feux, et nos cœurs ne tardèrent pas à s'entendre : quiconque a goûté le bonheur d'être aimé par l'objet le plus aimable, peut se faire l'idée des jours délicieux

que je passai près d'une maîtresse adorée. Le sentiment de ma félicité absorbait toutes mes facultés; j'étais heureux, et je ne soupçonnais même pas que je pusse cesser de l'être. Cependant la santé de mon oncle périssait de jour en jour. M. Darbink avait à quelques lieues dans les terres une propriété charmante, située dans un endroit très-romantique. Depuis quelques jours nous habitons cette campagne, qui paraissait convenir beaucoup au vicomte; il pria même M. Darbink de la lui vendre; mais celui-ci ne voulut pas consentir à se défaire de cette propriété.

Tout semblait nous inviter à prolonger notre séjour dans l'île. Notre bâtiment, qui était en rade, entra dans le port, et mon oncle fit débarquer la

plus grande partie des richesses qu'il contenait. Pour moi, je voyais avec plaisir reculer l'instant qui devait me séparer peut-être pour toujours de ma chère Clary, et je n'avais garde de me plaindre de la résolution que mon oncle semblait avoir prise de prolonger son séjour à la Guadeloupe; d'ailleurs la santé du vicomte était loin, ainsi que je l'ai déjà dit, de s'améliorer, et bientôt elle fut de nature à me donner les plus vives inquiétudes. Jusqu'alors le médecin que nous avions amené de l'Inde, avait seul traité le malade; mais enfin, les craintes que la situation alarmante de ce dernier venait de faire naître en moi, jointes à mes anciens soupçons, me donnèrent l'idée de le faire congédier, ou du moins de lui adjoindre un autre docteur. Ce fut

à ce dernier parti que je m'arrêtai; je m'adressai donc au médecin à cet effet: « Monsieur, lui dis-je, personne ne rend plus que moi justice à vos talens; mais vous voyez que la santé de mon oncle, loin de se rétablir, devient chaque jour plus mauvaise; je pense donc qu'en cette circonstance, il serait bon de vous adjoindre un médecin de ce pays; la réunion de vos lumières à celles d'un collègue ne pourrait qu'être favorable au malade; c'est au moins mon avis, et je suis persuadé que ce sera le vôtre. »

Tandis que je parlais, j'avais les yeux fixés sur le visage du médecin, et il me fut aisé de remarquer que ma proposition était loin de lui plaire. « Monsieur, me répondit-il, si le vicomte le juge à propos, il peut se faire

traiter par un autre que moi ; mais je ne consentirai jamais à ce que vous me proposez , tant que je ne le jugerai pas nécessaire ; ce serait donner une preuve d'incapacité qui me perdrait de réputation. »

Ces paroles ne m'en imposèrent point ; je vis clairement que cet homme craignait les yeux exercés d'un confrère , et je le quittai afin de prendre à son égard une résolution invariable qui me délivrât des craintes qui me tourmentaient depuis si long-temps.

J'étais descendu dans le jardin , afin de donner un libre cours à mes tristes réflexions , et m'arrêter au parti que je croirais être le plus sage dans ces circonstances ; à peine avais-je fait quelques pas vers un bosquet dont l'ombrage pouvait me garantir de l'ardeur

du soleil, lorsque je rencontrai Clary. — Qu'avez-vous, M. de Berville? me dit-elle en m'abordant, je vous trouve l'air bien agité; monsieur votre oncle serait-il plus mal? — En effet, ma chère Clary, c'est là le sujet de l'agitation que vous remarquez en moi; les plus noirs pressentimens m'agitent: la perte de mon oncle me paraît presque certaine, et je vois tous ceux qui l'entourent indifférens sur sa situation; cela n'est point naturel. La crainte du terrible malheur qui me menace me fait faire les plus noires réflexions; je sens le besoin de confier ces réflexions à un ami, de le consulter, et peut-être de prendre une résolution hardie, dans laquelle cet ami pourrait me soutenir; mais je vois autour de moi, tout frappé d'insensibilité.... — Ah! mon ami,

que ce reproche est injuste ! quoi ! vous pourriez croire que Clary fût insensible aux maux que vous souffrez ? Clary, qui est prête à tout sacrifier pour vous ! Clary qui donnerait sa vie pour vous rendre heureux !... Ah ! M. de Berville, qu'ai-je donc fait pour mériter l'opinion que vous avez de moi ? rien, sans doute ; mais je puis faire beaucoup pour vous prouver combien vous êtes injuste , et jusqu'à quel point la malheureuse Clary vous chérit. Oui, c'en est fait ! je sacrifie tout ! je me sacrifie moi-même ; car lorsque vous m'aurez entendue , peut-être ne m'aimez-vous plus ; mais je vous aurai donné la plus grande preuve d'amour qui soit en mon pouvoir »

Tandis que Clary parlait , de grosses larmes s'échappaient des ses beaux yeux

et coulaient sur ses joues de roses. Je cherchai à la rassurer sur mes sentimens , je lui jurai vingt fois que mon cœur était à elle tout entier , et que je cesserais de vivre avant qu'elle cessât de m'être chère; enfin, j'employai tout pour la persuader de la sincérité de mon amour ; mais , en même temps, je la pressai de s'expliquer : ce qu'elle venait de dire, et l'agitation que je remarquais en elle , piquaient vivement ma curiosité. Qu'allais-je apprendre ? Mes soupçons allaient-ils se confirmer ? Mon oncle et moi étions-nous entourés d'ennemis ? Et M. Bardink lui-même n'était-il que le chef du complot ? Ces réflexions se présentaient rapidement à ma pensée , et j'attendais avec la plus vive anxiété que Clary s'expliquât ; mais les larmes et les sanglots qui la suffo-

quaient ne lui permettaient pas de commencer le récit qu'elle voulait me faire. Ce ne fut que plusieurs heures après, et dans le silence de la nuit qu'il lui fut possible de l'entreprendre.

CHAPITRE III.

Histoire de Clary.

CLARY, qui avait enfin cessé de pleurer, se recueillit un instant et parla en ces termes :

« Les révélations que je vais vous faire sont , ainsi que je vous l'ai dit , la plus grande preuve d'amour que je puisse vous donner ; mais en outre , elles pourront vous préserver des dangers qui peut-être vous menacent , et cette dernière considération suffirait pour me faire rompre le silence. C'est mon histoire que je vais vous faire , histoire qui , par elle-même , est fort peu intéressante ; mais qui , à cause des cir-

constances qui s'y rattachent, peut vous être d'une grande utilité.

« M. Bardink n'est point mon père: je dois le jour à un officier de marine anglais, et j'étais encore au berceau lorsqu'il mourut. Ma mère quitta alors Portsmouth, et vint habiter Londres, où elle loua un appartement dans la cité. Monsieur Bardink, qui se donne aujourd'hui le titre de *lord*, était tout simplement un négociant qui demeurait près de nous, et qui, dans sa jeunesse, avait connu mon père. Cette dernière circonstance fut le prétexte des premières visites qu'il nous fit: bientôt ces visites devinrent très-fréquentes; enfin M. Bardink, qui était veuf depuis plusieurs années, demanda et obtint la main de ma mère. J'avais à peine six ans lors de cet événement; et mon jeune

âge fut cause que je n'en ressentis ni peine ni plaisir. Quelques années se passèrent ainsi ; mais lorsque j'eus atteint mon deuxième lustre , je commençai à m'apercevoir que ma mère n'était pas heureuse ; souvent je la trouvais dans son appartement , le visage baigné de larmes ; elle semblait être dévorée du plus grand chagrin ; cependant je ne pouvais attribuer cela aux mauvais traitemens de M. Bardink ; car depuis long-temps il paraissait à peine chez lui : il ne se mêlait plus de commerce ; ses amis , qui étaient nombreux , l'entraînaient dans des réunions et des parties de plaisir qui l'empêchaient de s'occuper d'autre chose. Une telle conduite ne pouvait durer long-temps encore ; car M. Bardink , qui n'était pas riche , avait tout - à - fait renoncé au

commerce, et la fortune que ma mère lui avait apportée ne pouvait suffire à la dépense énorme que nécessitait un pareil genre de vie.

« Ma mère avait un oncle fort riche, très-âgé, et dont elle était l'unique héritière. M. Belson (c'était le nom de ce vieillard) vivait seul dans une campagne peu éloignée de Londres, et ne venait que très-rarement chez M. Bardink, qui, de son côté, ne le visitait pas souvent; mais peu-à-peu les voyages de M. Bardink chez l'oncle de ma mère devinrent plus fréquens, et ma mère, qui aimait cependant beaucoup son oncle, ne paraissait pas voir avec plaisir ce rapprochement.

« M. Belson venait aussi plus fréquemment à Londres, il y passait même des semaines entières, et pendant les sé-

jours qu'il y faisait, M. Bardink restait chez lui, ne voyait aucune de ses connaissances, et menait une conduite exemplaire. Le bon oncle enchanté des mœurs de son neveu, ne savait à quoi attribuer la tristesse qui accablait sa mère, et qu'il était impossible de ne pas remarquer; il lui fit même quelques reproches à ce sujet, reproches auxquels madame Bardink ne répondit que par des larmes.

« Cependant je commençais à me former, ma raison prenait de l'essor, et je vis bientôt quel était le sujet des chagrins de ma mère: ses diamans, ses bijoux, et même les miens avaient disparu; chaque jour plusieurs hommes de loi venaient à la maison, et lorsque M. Bardink s'y trouvait, il s'élevait entre lui et eux, des contestations très-

vives, et qui prouvaient assez le mauvais état des affaires de mon beau-père. M. Belson était le seul qui ne savait rien de cela; lorsqu'il était à la maison, on avait grand soin d'écartier tout ce qui pouvait lui donner quelque idée des affaires de son neveu. Enfin, à la sollicitation de ce dernier, M. Belson consentit à passer l'hiver à Londres, ce qui fit grand plaisir à ma mère, qui aimait son oncle autant qu'elle en était aimée. Hélas! elle était loin de s'attendre aux terribles suites de la condescendance du vieillard.

« M. Belson avait son appartement dans la maison que nous occupions, et il mangeait avec nous. Un jour M. Bardink avait invité quelques-uns de ses amis à dîner: au nombre de ces derniers était un médecin, et si ma

mémoire me sert bien, ce médecin est celui que vous avez amené de l'Inde. Le dîner fut splendide, et ne s'accordait guères avec la situation des affaires de mon beau-père. Lorsqu'on eut apporté le dessert, ma mère et moi, qui étions seules de femmes, nous nous retirâmes (1); au bout de deux heures, la plupart des convives se retirèrent aussi, et bientôt mon beau-père et mon grand oncle restèrent seuls à table. Immédiatement après avoir quitté la salle à manger, je m'étais retirée dans ma chambre, et au bout de quelques instans je me ressentis d'un léger mal de tête, ce qui fut cause que je me mis au lit. Déjà le sommeil commen-

(1) En Angleterre les femmes ne restent point au dessert.

çait à appesantir ma paupière, lorsqu'un bruit confus vient frapper mon oreille, j'écoute attentivement; la rumeur semble s'accroître; ma chambre n'était séparée que par une cloison de la chambre de ma mère, et comme je prêtai une oreille attentive, j'entendis distinctement les sanglots et les cris de madame Bardink: effrayée, je m'élançai hors de mon lit, et je me dirigeai vers la salle à manger, d'où le bruit semblait venir: la porte était entre-ouverte, et à la clarté des bougies, je vis M. Belson étendu sur le plancher; un homme que je reconnus pour le médecin dont j'ai déjà parlé, paraissait secourir le vieillard; tandis que M. Bardink faisait tous ses efforts pour contenir ma mère, qui semblait être agitée par la fureur et le désespoir. Déjà

j'étais tout près de la porte qui, ainsi que je l'ai dit, était entre-ouverte, lorsque j'entendis ma mère s'écrier : « Malheureux ! vous avez empoisonné mon oncle ! » A peine eut-elle adressé à M. Bardink cette foudroyante apostrophe, que je vis un poignard briller dans la main de ce dernier, son bras était levé, il allait frapper, lorsque, ne pouvant supporter la vue de cette horrible scène, je tombai évanouie. »

Le marquis de Berville en était là de son récit, lorsqu'il s'interrompit. « Ma frêle existence, me dit-il, déjà si fortement ébranlée par les tempêtes de l'adversité, ne saurait résister aux émotions fortes et douloureuses que le récit de mes malheurs ferait succéder trop rapidement les unes aux autres. J'ai besoin de quelques instans de repos,

non pour rappeler à ma mémoire les divers événemens de ma vie : le malheur les a gravés dans mon âme en caractères ineffaçables, mais pour ne pas succomber aux douleurs aiguës qui me déchirent le cœur. »

Le marquis ajouta qu'il se proposait de continuer son récit le lendemain. Je lui témoignai de mon côté tout l'intérêt que je prenais à ses malheurs, et tout le désir que j'avais d'entendre la suite de son intéressante histoire; après quoi il partit en me promettant de nouveau de ne pas manquer au rendez-vous du lendemain: nous verrons dans le chapitre suivant, que le marquis tint parole.

CHAPITRE IV.

Suite de l'histoire de Clary. — Son départ de Londres. — Son arrivée à la Guadeloupe. Fin de son histoire.

LE récit du marquis , et la situation déplorable dans laquelle paraissait être la santé de mon vieil ami , me laissèrent dans l'âme une teinte mélancolique que je ne pus dissiper , et que , selon toute apparence , le récit du lendemain ne pouvait qu'augmenter encore ; cependant j'attendis avec impatience l'heure à laquelle M. de Berville m'avait promis de venir , et je crus sentir que le chagrin lui-même a un charme secret dont les âmes sen-

sibles ressentent l'influence. Sans doute, bien des gens ne me comprendront point, et ne verront dans cette phrase que du galimathias romantique; car il faut avoir ressenti l'influence dont je parle, pour me comprendre, et, encore une fois, cela n'est pas donné à tout le monde.

M. de Berville fut exact : le temps était superbe, j'invitai mon vieil ami à faire un tour dans mon jardin; il accepta, et, pendant cette promenade, il reprit son récit de la manière suivante :

« Vous savez, mon ami, dans quelle situation nous avons laissé hier la charmante Clary; c'est donc toujours son histoire que vous allez entendre.

« Je suis persuadée, continua Clary,

que ma mère ne dut la vie qu'au bruit que je fis en tombant ; ce bruit , en attirant l'attention de M. Bardink , l'empêcha de commettre un crime. Lorsque je repris connaissance , je me trouvai sur mon lit : ma mère et M. Bardink étaient près de moi ; la plus vive inquiétude était peinte sur le visage de ce dernier ; et , dès qu'il me fut possible de parler , il me demanda ce que j'étais venu faire à la salle à manger , et quelle était la cause de mon évanouissement. La présence de ma mère m'ayant tranquilisé sur les suites de la terrible scène dont j'avais été témoin , je cherchai à faire croire à mon beau-père que j'ignorais ce qui s'était passé : je lui dis que le bruit que j'avais entendu m'ayant effrayée , j'étais descendue précipitamment ; mais

qu'en approchant de la salle à manger, le défaut de lumière avait occasionné une chute, et que le mal que je m'étais fait en tombant, avait causé mon évanouissement. M. Bardink parut satisfait de cette explication.--Le bruit que vous avez entendu, me dit-il, était la manifestation de la douleur bien naturelle que ressentait votre mère; à la fin du dîner, et lorsque nous nous disposions à quitter la table, M. Belson fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, et malgré tous les secours qui lui furent administrés sur-le-champ par mon ami, le docteur Jakson, ce bon vieillard expira dans nos bras.

» Cette nouvelle, à laquelle cependant je devais m'attendre, d'après la scène dont j'avais été témoin; cette nouvelle, dis-je, me déchira le cœur.

Je désirais vivement me trouver seule avec ma mère, mais M. Bardink, qui avait sans doute des raisons pour empêcher ce tête-à-tête, ordonna à ma mère de se retirer avec lui, et il se contenta d'envoyer une femme près de moi. Le lendemain, mon beau-père vint chez moi, de grand matin, et m'annonça que ma mère était décidée à quitter l'Angleterre, et que, pour lui complaire, il avait résolu d'aller s'établir aux Indes; mais que mon extrême jeunesse ne me permettant pas de les suivre, il voulait me placer dans une pension, d'où, après avoir achevé mon éducation, je me rendrais dans la nouvelle patrie que ma mère se choisissait.

» Ce discours m'étonna au-delà de toute expression, et cet étonnement re-

doubla encore, lorsque M. Bardink m'invita à faire mes préparatifs de départ, attendu que je devais, ce jour même, être conduite à la pension dont il parlait. Je demandais, en pleurant, si je ne verrais point ma mère avant de partir; pour toute réponse, M. Bardink fit appeler son épouse, qui se rendit sur-le-champ dans ma chambre; mais le barbare ne nous quitta pas un instant, et il assista, sans en paraître ému, aux adieux déchirans que nous nous fîmes.

» Bien qu'il me fût impossible de parler à ma mère, sans que M. Bardink m'entendît, je fus néanmoins persuadée que tout cela se faisait contre la volonté de cette bonne mère, et je lus sur son visage qu'elle était la première victime de son époux.

» Le chagrin que je ressentais , bouleversait tellement mes idées , que j'étais absolument incapable d'opposer le plus léger obstacle à la volonté du tyran qui disposait si arbitrairement de mon sort : j'avais pour ainsi dire perdu la raison , et , par suite, le sentiment de mes maux , lorsque M. Bardink me conduisit à la pension qu'il m'avait choisie ; en vain ma mère employa-t-elle les prières et les larmes pour obtenir de me conduire jusqu'à la maison dans laquelle cette pension était établie, tous ses efforts furent inutiles ; M. Bardink prétendit qu'en refusant cette faveur, il nous épargnait de nouveaux chagrins , et ce fut lui seul qui me conduisit à la pension.

» Je fus bien reçue par la maîtresse de cet établissement , dans lequel je

passai près de trois années , et auquel je dois le peu de talens que je possède.

« Pendant ce long espace, je reçus plusieurs lettres de mon beau-père, qui, ainsi que ma bonne mère, était arrivé aux Indes, après une heureuse navigation. Mais, hélas ! c'était toujours en vain que je cherchais dans ces lettres, une ligne tracée par ma mère. Il est vrai que M. Bardink m'assurait qu'elle jouissait d'une bonne santé ; mais cette assurance était bien loin de calmer mes inquiétudes ; elle ne faisait, au contraire, que les augmenter encore ; car comment croire que si ma mère eût été libre et en bonne santé, elle ne m'eût pas écrit elle-même ?

» Il y avait bientôt trois ans que j'habitais cette retraite, lorsque M. Bardink m'écrivit que la santé de ma mère

périclitait depuis quelques mois, que la température du pays qu'ils habitaient ensemble ne lui était pas favorable, et que, d'après ces considérations, il s'était décidé à aller habiter la Guadeloupe, dont le climat et la salubrité de l'air lui faisaient espérer la prompte guérison de son épouse; il ajoutait qu'il était satisfait des progrès que j'avais faits, et que mon éducation étant à peu près terminée, il ne voulait pas que je vécusse plus long-temps loin de ma mère et de lui; qu'en conséquence, il avait chargé un de ses correspondans de payer mon passage sur le premier navire anglais qui ferait voile pour la Guadeloupe. Cette nouvelle me fit un plaisir difficile à décrire, et j'oubliai tous mes chagrins pour ne songer qu'au

bonheur de revoir et d'embrasser ma mère. Il est vrai que je ne quittai pas sans quelque regret la maison de mistress Molly; (c'était le nom de ma maîtresse de pension). Cette femme respectable, qui m'avait tenu lieu de mère, avait trouvé le chemin de mon cœur, et l'amitié, le respect qu'elle m'avait inspirés, avaient souvent tempéré la violence de mes chagrins, en même temps que ses utiles leçons avaient orné mon esprit et développé mon jugement.

» Enfin, le correspondant dont mon beau-père me parlait dans sa lettre, vint m'annoncer que le brick *la Tamise* partirait sous quelques jours de Plymouth pour la Guadeloupe, et qu'il avait retenu mon passage sur ce navire, dont le capitaine, qui était son

ami, lui avait promis d'avoir pour moi tous les égards dus à mon sexe et à ma jeunesse.

» Je quittai donc Londres pour me rendre à Plymouth, et après un court séjour dans cette dernière ville, je m'embarquai sur le brick, qui mit aussitôt à la voile pour la Guadeloupe.

» Notre navigation ne fut pas heureuse; nous fûmes souvent contrariés par les vents, nous essuyâmes plusieurs tempêtes, et nous courûmes les plus grands dangers; mais je me dispenserai de vous faire des descriptions qui sentent trop le romantique, et que l'on retrouve partout. Nous arrivâmes à notre destination après une navigation de plus de trois mois; mais, ô douleur! M. Bardink m'apprit qu'il y avait deux mois que ma mère avait succombé à la

maladie dont elle avait ressenti les premières atteintes aux Indes. Cette terrible nouvelle me jeta dans un si affreux désespoir, que mes jours furent long-temps en danger : j'appelais la mort à grands cris ; je la désirais ardemment, parce que je la regardais comme le seul remède aux maux, aux angoisses qui déchiraient mon cœur et qui me rendaient la lumière odieuse ; mais enfin, la jeunesse, une forte constitution, et le temps, ce grand consolateur, triomphèrent des maux dont j'étais accablée, et M. Bardink témoigna la satisfaction que lui causait mon rétablissement.

» Depuis ce temps je vis ici, et je dois dire que je n'ai eu qu'à me louer des procédés de M. Bardink, qui jouit d'une grande fortune, dont, je crois,

une forte partie m'appartient , puisque ma mère avait hérité de tous les biens de M. Belson , son oncle.

» Maintenant , continua Clary , vous connaissez toutes les particularités de ma vie , et les révélations que je viens de vous faire pourront vous servir à asseoir votre jugement sur les antécédens de la vie de M. Bardink. Je dois vous avouer que la présence ici du médecin qui était présent à la mort de M. Belson , a éveillé mes soupçons , et ce que vous m'avez dit du refus que cet homme faisait de s'adjoindre un autre docteur , a encore accru mon inquiétude : c'est donc l'amour et l'humanité qui m'ont dicté la conduite que je tiens dans ce moment. Puissent ces motifs vous faire oublier que Clary , que votre malheureuse amie est l'alliée

d'un homme dont la conduite a justifié les plus odieux soupçons ! Mais s'il en était autrement , si vous ôtiez votre amour , votre estime à celle dont votre image remplit le cœur , je ne regretterais point la démarche que je viens de faire , puisqu'elle peut vous prouver que votre bonheur m'est plus cher que le mien. »

CHAPITRE V.

La nuit terrible. — Singulière découverte. —
Aventure extraordinaire.

LORSQUE Clary eut cessé de parler, continua M. de Berville, j'employai tous les moyens qui étaient en mon pouvoir pour la rassurer sur mes sentimens, et je parvins à sécher les larmes qui s'échappaient de ses beaux yeux, après quoi je la conduisis jusques à la maison de lord Bardink; car la nuit était fort sombre, et tout semblait présager une violente tempête; cependant je revins dans le jardin, où je continuai à me promener en donnant un libre cours aux tristes ré-

flexions que faisaient naître en moi les événemens de la journée : peu à peu je m'enfonçai tellement dans ces réflexions , que je sortis du jardin sans m'en apercevoir. Il me paraissait clair que lord Bardink était un scélérat qui s'était fait une grande fortune par le double meurtre de son épouse et de M. Belson ; je ne doutais plus que mon oncle ne fût une nouvelle victime de ce monstre , et je ne songeai plus qu'aux moyens que je devais employer pour déjouer ses affreux projets.

Bientôt l'obscurité devint si profonde , qu'il était impossible de distinguer les objets à une distance de trois pas ; cette circonstance me fit sortir des réflexions qui m'occupaient , et je songeai à regagner l'habitation dont j'avais dû m'éloigner beaucoup ; car

j'avais quitté le jardin à la fin du jour, et ma montre, que je fis sonner, m'annonça minuit et demi. Ne pouvant me diriger qu'à la lueur des éclairs qui sillonnaient les nuages amoncelés sur l'horizon, je n'avançais que très-lentement, encore n'étais-je pas sûr d'avoir pris le bon chemin. Tout-à-coup les vents se déchaînèrent avec une telle violence, que je fus renversé à plusieurs reprises : la pluie tombait par torrens, la foudre grondait sur ma tête avec un fracas épouvantable ; des exhalaisons de bitume et de soufre me suffoquaient à chaque instant ; l'atmosphère était embrasé, et les élémens semblaient confondus. Je marchais ainsi depuis près d'une heure, tantôt en gravissant avec peine des rochers escarpés, tantôt marchant au milieu

de précipices que je ne ne pouvais connaître qu'à la lueur rapide des éclairs qui se succédaient. Enfin, accablé de fatigue, mouillé jusqu'aux os, et désespérant de retrouver mon chemin, au milieu des ténèbres qui devenaient plus épaisses à chaque instant, je résolus de passer la nuit où je me trouvais, et je m'assis sur un quartier de roc, afin d'attendre le retour de l'aurore. Cependant le vent continuait de souffler avec furie, le tonnerre roulait presque sans interruption et avec un fracas épouvantable. Tout à coup, une effroyable détonation se fait entendre; la terre tremble, et une partie du rocher sur lequel je me trouvais, éclate, se brise et ouvre un passage à des torrens de flammes et de fumée. Je courais les

plus grands dangers, et pourtant je ne songeais pas à quitter la place où je m'étais reposé : je voyais avec une indifférence stupide la mort qui me menaçait de tous côtés ; je ne la désirais pas, et je ne me sentais point la volonté de m'y soustraire ; cependant je rappelai peu-à-peu mes esprits abattus ; je me levai dans l'intention de me diriger de nouveau vers l'habitation ; l'éruption du volcan avait cessé, la pluie ne tombait plus ; mais la foudre continuait à se faire entendre, et les éclairs qui sillonnaient la nue, en se succédant avec rapidité, me permettaient de voir autour de moi. J'avais à peine fait cent pas, lorsque je vis un quartier de roc que la secousse de tremblement de terre que j'avais ressentie, paraissait avoir détaché de sa

place; le vide que sa chute avait fait dans le rocher ressemblait à l'entrée d'une grotte, et m'offrait un abri dont je me hâtai de profiter, d'autant plus que la pluie recommença à tomber avec abondance. Je pénétrai donc dans cet antre, et je me reposai sur une pierre, bien disposé à ne quitter cette retraite que lorsque le jour aurait dissipé les ténèbres qui m'environnaient; mais cette nuit terrible devait être témoin d'événemens plus extraordinaires encore. J'étais assis depuis quelques instans, lorsque des gémissemens vinrent frapper mon oreille: j'écoute avec attention, et ces gémissemens se font entendre de nouveau; bientôt je reconnais qu'ils sortent du fond de la grotte, et mon étonnement redouble. Pourtant il pouvait se faire

que ce fût quelque voyageur qui , ainsi que moi , avait cherché un abri dans cette caverne , et cette pensée me décida à visiter ce singulier refuge. Je m'avance donc à tâtons , et , au milieu des décombres , je suis une pente rapide ; à mesure que j'avancais , je distinguais plus facilement les gémissemens que j'avais d'abord entendus ; mais ma surprise augmentait à chaque instant ; car l'écho , qui répétait le bruit de mes pas , me faisait connaître que je marchais dans un vaste souterrain ; mais la curiosité avait chassé la crainte de mon âme ; d'ailleurs je suivais une galerie étroite ; ce qui me permettait de revenir sur mes pas , sans craindre de m'égarer. Enfin , j'arrivai dans un endroit beaucoup plus large et plus élevé ; car jusqu'alors j'avais été con-

traint de me courber pour marcher. L'obscurité qui, dans ce lieu, ne pouvait être tempérée par les éclairs, ne me permettait pas de m'avancer davantage sans risquer de ne pouvoir plus sortir de ce vaste et sombre labyrinthe. Désespéré de ne pouvoir mettre à fin cette singulière et mystérieuse aventure, je songeai à me retirer ; toutefois, je m'écriai : « Qui que vous soyez, ne craignez pas de vous faire connaître. Je vous offre le secours de mon bras. » Personne ne répondit à cette interpellation que je répétai inutilement à plusieurs reprises : l'écho seul redit les dernières syllabes de ma phrase. Je commençais à croire que je m'étais trompé : le vent, me disais-je, en s'engouffrant dans les profondeurs de cette caverne, a pu pro-

duire les gémissemens qui ont frappé mon oreille. Dans cette hypothèse , il était au moins inutile de pénétrer plus avant , et j'allais revenir sur mes pas , lorsqu'un rayon d'une lumière qui paraissait fort éloignée de moi , vint briller à mes yeux. Bien persuadé alors que cette retraite était habitée , je me dirigeai vers le point lumineux que j'apercevais , mais il disparut bientôt , et je me trouvai de nouveau enseveli dans la plus profonde obscurité , avec cette différence , qu'il m'était devenu impossible de revenir sur mes pas , attendu que j'avais quitté l'étroit corridor qui m'avait guidé d'abord. Je marchais au hasard , regrettant beaucoup de m'être si imprudemment engagé dans une aventure qui pouvait avoir pour moi les suites les plus funestes.

Cependant la lumière reparut un instant, et je reconnus avec satisfaction que je m'en étais beaucoup rapproché. Je m'écriai de nouveau qu'on ne craignit rien ; mais personne ne répondit, et je distinguai, au contraire, le bruit des pas de quelqu'un qui semblait s'éloigner précipitamment. Cette circonstance n'était pas propre à me rassurer beaucoup ; mais, ainsi que je l'ai dit, il m'était impossible de rétrograder, sans risquer de m'égarer davantage. Je continuai donc à marcher devant moi. Au bout de quelques minutes, la lumière reparut très-près de moi ; alors une femme, ou plutôt un spectre, le teint pâle, les yeux étincelans, les cheveux épars, et les vêtemens en lambeaux, s'élança vers moi en poussant des cris déchirans : « Malheu-

reux! me dit-elle, en me considérant à la lueur du flambeau qu'elle portait, malheureux! infâme Bardink, qu'as-tu fait de mon oncle? qu'as-tu fait de ma fille? Viens-tu ici pour m'arracher le reste de vie que tu m'as laissé, et que je déteste? Eh bien, frappe, continua-t-elle, en découvrant son sein; frappe, brise la faible barrière qui retient encore mon âme prête à s'envoler vers le ciel, où elle espère retrouver l'objet de ses affections! O mon oncle! ô ma Clary! je vais vous retrouver.» En prononçant ces dernières paroles, cette malheureuse était tombée à genoux. Cette scène me glaçait d'horreur et d'épouvante. Je n'en pouvais douter, la malheureuse mère de Clary n'était point morte, son infâme époux l'avait enfermée dans ces vastes

souterrains, afin de s'emparer de toute sa fortune, et de couvrir un crime par un autre. Il était clair que cette triste victime de l'exécrable Bardink, avait perdu l'usage de sa raison, puisqu'elle me prenait pour son persécuteur. Mes pensées, mes réflexions, se succédaient avec rapidité, et je ne savais à quel parti m'arrêter. Tandis que je délibérais, madame Bardink, car c'était elle, madame Bardink, dis-je, avait cessé de parler; elle était toujours à genoux; elle avait les mains jointes, et paraissait prier avec ferveur. Tout-à-coup elle se relève, et me regarde attentivement; ses yeux n'étaient plus hagards; elle paraissait beaucoup plus tranquille, et après s'être recueillie un instant, elle me dit : « Jeune homme, que faites-vous ici? Seriez-vous une

nouvelle victime du barbare qui m'a ensevelie vivante dans ce vaste tombeau? — Non, madame, le ciel qui a permis que je pénétrasse ici, a voulu sans doute que je fusse le libérateur, que je rendisse à la la lumière la malheureuse mère de la charmante Clary. — Clary! Quoi! la connaissiez-vous? Clary! serait-il possible? Je pourrais la revoir! mais non, je le vois bien, ma faible raison s'égare.... Clary! je la reverrais!.... Oh! non, non, jamais!.... — Suivez-moi, madame, je vais vous conduire dans ses bras. »

Alors, je m'empare du flambeau qu'elle avait posé à ses pieds, et je la presse de nouveau de me suivre. Nous marchions à grands pas; aidé par la lumière que je portais, j'avais facilement retrouvé le chemin par lequel

j'étais venu ; déjà nous approchions de l'ouverture, lorsqu'un grand bruit se fit entendre derrière nous : nous doublons le pas, et nous allions enfin sortir de cet affreux repaire, lorsque plusieurs détonnations se firent entendre : à ce bruit effroyable, répété par l'écho, qui se prolongeait sous les voûtes souterraines, succèdent les cris plaintifs de ma triste compagne, atteinte de plusieurs balles ; elle était tombée à mes pieds, qu'elle baignait de son sang. Je me retourne pour la secourir ; mais, au même instant, la terre s'ouvre sous mes pas, je tombe avec violence, et je reste évanoui au milieu des ténèbres.

CHAPITRE VI.

Suite de l'aventure précédente. — Mort supposée du vicomte. — Rendez-vous nocturne.

LE marquis en était à cet endroit de son récit lorsqu'il me quitta en me promettant de l'achever le lendemain.

J'attendis avec une vive impatience l'heure à laquelle il avait l'habitude de venir. Les événemens qu'il me racontait me semblaient si extraordinaires que j'avais peine à les croire; il me vint même à l'idée que mon ami avait l'esprit aliéné; cependant il s'énonçait si clairement, avec une telle précision, et ses idées paraissaient être tellement en ordre, que je ne m'arrêtai pas à cette

pensée. Enfin, l'heure arriva, mon ami fut exact et continua de raconter ce qu'on va lire.

Lorsque je revins de mon évanouissement, j'étais dans ma chambre, étendu sur mon lit, et le médecin était près de moi. Je cherchai à me rappeler les événemens de la nuit, et j'étais fort incertain sur ce que je devais faire. J'étais au pouvoir de mes ennemis; il n'était donc pas prudent de leur rompre en visière, comme j'en avais eu d'abord l'intention; car *lorsqu'on a trempé ses lèvres dans la coupe du crime, il faut la vider jusqu'à la lie*, et il était certain que M. Bardink ne balancerait pas pour commettre un crime qui pouvait servir à couvrir ceux dont il était déjà coupable. J'achevais à peine ces réflexions lorsque le beau-père de Clary entra

dans ma chambre. A la vue de ce monstre, je ne pus me défendre d'un mouvement d'horreur; mais heureusement il ne le remarqua pas : il avait l'air préoccupé, et un air de tristesse régnait sur son visage, aussi bien que sur celui du médecin. Je sentis que je devais prévenir les questions que probablement on s'apprêtait à me faire, et je dis qu'ayant été surpris par l'orage, lorsque je me promenais dans la campagne, l'obscurité m'avait empêché de reconnaître le chemin que j'avais pris; qu'en marchant à l'aventure, j'étais tombé dans une espèce de caverne que je présumais être la retraite d'une bande de voleurs ou de contrebandiers, que ma chute m'avait causé un évanouissement qui paraissait avoir duré long-temps, puisqu'on m'avait trans-

porté de cet endroit jusques dans mon lit sans que je reprisse connaissance , et je priai M. Bardink de me dire à qui je devais les secours que j' avais reçus. « Il est probable , répondit ce dernier en poussant un profond soupir , que les contrebandiers dont vous parlez , vous auront transporté loin de leur repaire ; car au point du jour ; mes gens vous ont trouvé tout près de l' habitation , et ce sont eux qui vous ont rapporté ici. » Alors ce monstre poussa de nouveaux soupirs ; puis il reprit : « Hélas ! plutôt à Dieu que ce soit le seul malheur dont cette nuit terrible ait été témoin. — Que voulez-vous dire ? m' écriai-je ; de quels malheurs parlez-vous ? — Mon ami , cette nuit , cette nuit affreuse , nous l' avons passée dans la douleur et le désespoir : votre oncle.... (Ici , le

traître laisse échapper quelques larmes.)

— Mon oncle ! repris je en m'élançant hors du lit , mon oncle !... que lui est-il arrivé ?.... je veux le voir.... je... —

Arrêtez , s'écria le médecin en me retenant : vous allez connaître toute l'étendue de vos malheurs : hier soir , l'état du vicomte devint tout-à-coup très-alarlant : il demanda plusieurs fois à vous voir ; mais nous ne pûmes vous trouver.... Vers minuit , une crise violente décida de la vie du malade , et il expira malgré tous les secours que je lui administrai. Ces paroles furent un coup de foudre : j'étais anéanti. Mais bientôt les réflexions que je fis calmèrent un peu ma douleur. Je pensai que le vicomte n'était point mort ; mais que les monstres qui nous entouraient lui faisaient partager l'affreuse captivité de

la malheureuse mère de Clary. Néanmoins je ne laissai rien voir à mes ennemis de ce qui se passait en moi , et je ne parus pas douter de la mort de mon oncle. Deux ruisseaux de larmes qui s'échappèrent de mes yeux achevèrent de les rassurer : je remarquai sur leurs visages la satisfaction qu'ils en éprouvaient ; et cette circonstance servit encore à me confirmer dans l'idée que j'avais que le vicomte vivait. Cette mort supposée servait au contraire mes projets , en me donnant plus de facilité pour démasquer les coupables. Mon intention était de me rendre chez le gouverneur de l'île , de lui raconter tout ce qui était arrivé depuis notre départ de l'Inde , et de réclamer son autorité pour obtenir justice des scélérats qui s'étaient couverts de tant de crimes. Il

est vrai que je ne pouvais espérer de retrouver l'entrée du souterrain, puisque j'en avais été enlevé pendant la nuit ; mais il suffisait , pour convaincre les coupables d'exhumer les corps supposés de madame Bardink et du vicomte.

Cependant je ne voulais pas faire cette démarche , sans en avoir prévenu ma chère Clary ; je voulais lui faire part de la découverte que je devais au hasard , et la consulter sur la résolution que j'avais prise. Je cherchai donc à lui parler en tête à-tête ; mais je crus m'apercevoir que j'étais observé attentivement ; cette particularité ne servit qu'à me convaincre davantage de ce que je n'avais d'abord que soupçonné ; mais en même temps j'éprouvais une nouvelle inquiétude ; car j'étais absolument à la discrétion de mes ennemis.

Cependant tous les préparatifs se faisaient pour rendre à mon oncle les honneurs funèbres auxquels j'assistai , et la journée se passa sans que je pusse entretenir Clary en particulier. Seulement je parvins à lui faire comprendre que j'avais des choses importantes à lui communiquer , et que je la priais de descendre dans le jardin pendant la nuit , afin de lui parler sans témoins : elle me répondit par un signe affirmatif , et j'attendis avec impatience l'heure favorable à cette entrevue.

Toute la journée , je crus m'apercevoir que j'étais observé jusque dans mes moindres actions ; une inquiétude vague se peignait sur le visage de ceux qui m'entouraient , et je reconnus que Léonard s'attachait particulièrement à m'empêcher de communiquer avec per-

sonne autre que ses complices. Enfin la nuit vint, je me retirai dans mon appartement, et j'attendis le moment favorable pour me rendre au jardin sur lequel donnait une de mes fenêtres dont le peu d'élévation me permettait de descendre sans bruit au lieu du rendez-vous.

CHAPITRE VII.

Suite du rendez-vous nocturne. — Catastrophe. — Le fatalisme. — On retrouve le vicomte.

MINUIT sonnait, le calme le plus profond régnait dans toute la maison, lorsque je descendis dans le jardin. Je me dirigeai aussitôt vers le bosquet dans lequel Clary m'avait raconté son histoire, et où j'espérais la trouver. Cet espoir ne fut point déçu ; exacte au rendez-vous, mon amie m'attendait depuis long-temps, impatiente de savoir ce que j'avais à lui communiquer.

Nous nous assîmes sur le même banc où la veille j'avais écouté le récit

qui avait achevé de m'éclairer sur le compte de lord Bardink, et de ses acolytes, et je racontai à Clary les détails de la nuit terrible qui m'avait dévoilé tant de cruautés. Ma jeune amie ne pouvait comprimer les sanglots que lui arrachait le récit de tant d'atrocités, et je commençai à craindre que l'éclat de sa douleur ne nous trahît. Cependant, je parvins à calmer un peu son extrême agitation, en lui faisant espérer de revoir bientôt sa mère, et j'avais moi-même conservé cette espoir, car il était possible que cette malheureuse n'eût pas succombé sous les coups de ses assassins, et dans ce cas, les prompts secours qui ne pouvaient manquer de lui être administrés, d'après la marche que je me proposais de suivre, eussent pu la rappeler à la vie.

« Mon ami, me dit Clary, lorsqu'il lui fut possible de parler, hâtons-nous de fuir cet asile du crime, ce repaire de monstres : profitons de l'obscurité pour nous dérober à leurs coups, car, n'en doutez pas, ces barbares n'attendent que le moment favorable pour vous faire partager le sort de leurs premières victimes. Rendons-nous de suite chez le gouverneur dont vous vous proposez d'invoquer la justice et l'autorité. Je ne vous croirai en sûreté que lorsque nos ennemis seront tombés sous le glaive des lois, car ces scélérats sont nombreux et puissans ; et par conséquent éviteront facilement le juste châtimement de leurs crimes. »

Ces raisons, et la manière dont j'avais été observé le jour précédent, me firent goûter le conseil que me don-

nait Clary : l'occasion de nous échapper en même temps, était favorable, et il était possible, il était même probable que cette occasion ne se présenterait pas de sitôt. Je me levai aussitôt, et présentant mon bras à ma jeune compagne, j'allais m'éloigner avec elle, lorsqu'un homme s'élançant du bosquet voisin du banc de gazon que nous occupions, se jeta entre moi et Clary ; je me retourne, et à la faible clarté des étoiles je reconnais Léonard ; au même instant Clary pousse un sourd gémissement, et tombe à mes pieds, percée de plusieurs coups de poignard.

J'étais sans armes ; mais cette considération ne pouvait me retenir. Je me précipite sur le meurtrier de mon amante, je le terrasse, j'arrache de ses mains l'arme encore teinte du sang de

ma chère Clary, et j'allais purger la terre d'un monstre exécrationnel, lorsque je fus moi-même assailli par une troupe de scélérats au nombre desquels je reconnus lord Bardink et le médecin. Armé du poignard que j'avais arraché à l'assassin de Clary, je me défendis long-temps et fis mordre la poussière à plusieurs de mes ennemis; mais blessé moi-même en plusieurs endroits et perdant beaucoup de sang, je fus enfin contraint de céder au nombre. Après m'avoir désarmé, on me garrotta, on me couvrit la bouche d'un mouchoir, et je fus traîné dans une salle basse, ainsi que Clary, dont les blessures ne paraissaient pas être mortelles puisque pendant le combat inégal que je soutenais, elle avait tenté de me secourir. Arrivés dans ce lieu, Bardink et ses

satellites nous entourèrent, et le premier prenant la parole, nous dit : « Vous avez soulevé le voile qui couvrait des mystères que vous deviez ignorer toujours, et cette circonstance m'empêche d'user de l'indulgence que je me sentais disposé à vous accorder. Satisfait de l'immense fortune que je possède, je me serais contenté de l'abandon que vous m'auriez fait d'une partie des richesses du vicomte; mais puisque la fatalité vous a portés au désir non-seulement de m'échapper, mais encore de me perdre, je suis dans le cas de légitime défense, et vous m'avez contraint à faire usage du droit du plus fort. Vous partagerez la captivité de M. Berville, que dans votre aveugle présomption vous avez espéré rendre à la liberté. N'accusez que le

destin des maux qui vous accablent; car la destinée de chacun est fixée irrévocablement, et c'est en vain que les hommes prétendent résister à la puissance surnaturelle qui dirige leurs actions. Tout se réduit à ce principe: « *Ce qui est ne pouvait point ne pas être. (a)* »

Après ce discours infernal, que j'entendis avec indignation, l'exécrable Bardink donna le signal aux scélérats dont il était le digne chef. Aussitôt une trappe s'ouvrit, on nous fit descendre un escalier rapide qui nous conduisit dans un vaste cachot, à la voûte duquel une lampe était suspendue. Quelques meubles garnissaient ce ténébreux séjour dont l'entrée était fermée par une porte de fer; plusieurs volumes étaient épars sur une table placée au-dessous de la lampe, et deux lits étaient dispo-

sés dans un enfoncement qui figurait une alcove. Une petite porte qu'on remarquait du côté opposé, paraissait entr'ouverte, et comme on nous avait ôté le mouchoir qui nous couvrait la bouche, je demandai où conduisait cette porte; l'un des brigands me répondit que c'était la porte de la chambre où le vicomte avait été conduit la veille, et qu'il nous était permis de le voir. Ces paroles versèrent un peu de baume sur les plaies dont mon cœur était ulcéré. J'étais privé de la liberté; il paraissait impossible que je la recouvrasse jamais, et cette pensée était terrible; mais je n'étais point séparé de ce que j'avais de plus cher au monde. Le temps, ce grand consolateur, pouvait adoucir nos maux, et l'amour pouvait charmer notre affreuse solitude. Nous

n'étions pas, il est vrai, unis du lien indissoluble, mais l'impossibilité physique où nous étions de nous séparer jamais, et de remplir les formalités que la morale exige; cette impossibilité, dis-je, ne semblait-elle pas légitimer notre union? Telles furent les consolations que j'offris à ma triste compagne, qui, pour toute réponse, se jeta dans mes bras, et cacha son visage dans mon sein qu'elle arrosa de ses larmes. J'avoue que dans ce moment tout ce que ma situation avait d'affreux disparut, je ne sentis que le bonheur de posséder ma maîtresse.

Après ces premiers épanchemens de deux cœurs embrâsés de tous les feux de l'amour, ma première pensée fut pour mon oncle, celle de Clary fut pour sa mère. Nous entrâmes par la

petite porte dont j'ai déjà parlé, dans la chambre de M. Berville. Le vicomte assis près d'un lit, la tête appuyée sur ses mains, paraissait enfoncé dans les plus profondes réflexions ; le bruit que nous fîmes en entrant ne le tira point de sa rêverie, et lorsque je me jetai dans ses bras, il me regarda à plusieurs reprises, comme s'il eût douté du témoignage de ses yeux ; mais le récit que je lui fis ne lui permit plus de douter que nous partagions sa déplorable destinée.

CHAPITRE VIII.

Trait de cruauté. — Mort du vicomte de Berville.

LORSQUE j'eus cessé de parler, mon oncle qui m'avait écouté avec attention me dit que les gens qui m'avaient empêché de délivrer madame Bardink, n'étaient autres que Bardink lui-même et quelques-uns de ses complices. Après m'avoir garotté, me dit-il, ces scélérats me conduisirent ici; mais à peine y étaient-ils arrivés avec moi, qu'un bruit souterrain se fit entendre; nous ressentîmes plusieurs secousses de tremblement de terre, et la frayeur s'empara de ces monstres; il semblait

qu'une puissance invisible voulut les punir de leurs forfaits ; mais bientôt le danger cessa , et ils reprirent toute leur audace ; ils allaient se retirer lorsque des cris se firent entendre , et jetèrent de nouveau l'alarme dans la troupe ; cependant les brigands se rallièrent et marchèrent ensemble du côté d'où les cris semblaient venir ; au bout de quelques instans plusieurs coups de feu vinrent frapper mon oreille , et j'entendis Bardink donner des ordres pour enterrer un cadavre. . . . Ah ! ma mère ! s'écria Clary , je ne vous verrai donc plus ! et des sanglots étouffèrent sa voix. En effet , d'après ce que mon oncle venait de nous apprendre , il paraissait certain que la malheureuse épouse de l'infâme Bardink avait cessé de vivre.

Cependant peu à peu notre malheur

nous parut supportable. Je goûtais avec Clary tous les délices de l'amour, et ce faible rayon de bonheur que nous trouvions sous les voûtes épaisses de ce séjour qui semblait devoir être notre tombeau, était partagé par le vicomte. Mais les maux que nous avions soufferts n'étaient que le prélude de maux plus grands encore.

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Chaque matin, trois hommes, parmi lesquels étaient le médecin, descendaient armés jusqu'aux dents, dans notre sombre demeure, et nous apportaient des vivres. Comme nous évitions de parler à ces scélérats, et que nous nous dispensions même de répondre à leurs questions, nous ignorions complètement ce qui se passait au dehors.

Un matin que nos geoliers étaient

venus comme de coutume , l'un deux nous annonça la visite de lord Barding , et en effet ce monstre suivit de près ses satellites : il s'était armé de la même façon que ces derniers. Nous étions tous trois rassemblés dans la chambre de M. Berville , lorsqu'il entra : après avoir réfléchi un instant , il s'approcha du vicomte , auquel il parla en ces termes :

« J'avais une fortune immense , les richesses que vous apportâtes de l'Inde , et dont le destin me rendit maître , doublèrent cette fortune ; mais cela ne me suffisait point , et je cherchai à en acquérir davantage ; de mauvaises spéculations pensèrent me ruiner : je perdis en peu de temps la plus grande partie de cette fortune immense , et voilà ce qui m'amène ici :

« Vous possédez dans l'Inde de grands biens qui vous sont désormais inutiles , signez ce testament qui m'en assure la possession , et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre captivité.—Scélérat ! répondit mon oncle , infâme brigand , tu as pu par la force et les moyens exécrables que tu as employés , me ravir la liberté ; mais aucune puissance ne pourrait me contraindre à t'obéir : retire-toi , car ta vue m'est odieuse et le supplice qu'elle me fait éprouver est plus terrible que les tortures que tu me prépares sans doute. — Ne m'accusez pas de cruauté , reprit Bardink ; le destin seul est cruel , et je ne suis que son agent : je ne fais qu'obéir aux lois posées de toute éternité. Signe ce testament , car je saurai obtenir par la force ce que tu

refuserais de m'accorder. — Je te l'ai dit, misérable, repliqua le vicomte, je ne le signerai pas, et quant aux moyens que tu pourras mettre en usage, je te le répète, ta vue est le plus grand supplice que tu puisses me faire souffrir : la mort, dont tu peux me menacer, sera le terme de mes maux : je la désire, je l'attends ; ainsi en me la donnant tu combleras mes vœux les plus ardents ; encore un coup, je ne signerai point. — C'est ce que nous allons voir, dit encore l'exécrable Bardink. » Alors il donna le signal à ses satellites ; aussitôt ces infâmes se jettèrent en même temps sur chacun de nous ; Clary et moi nous fûmes attachés à deux des pilliers qui soutenaient l'édifice souterrain ; en même temps d'autres brigands s'étaient emparés de mon on-

cle , et l'avaient dépouillé de ses vêtemens : au même instant on apporte un énorme réchaud rempli de charbons ardents au milieu desquels chauffaient des tenailles et divers instrumens qui paraissaient destinés à exercer sur le malheureux vicomte des cruautés dont la seule idée faisait frémir l'humanité. A la vue du supplice que ces cannibales réservaient à mon oncle , la fureur , la rage s'emparèrent de toutes mes facultés ; mais cette rage était impuissante , et les liens qui me retenaient eussent résisté à une force triple de la mienne. De son côté Clary , agitée par la crainte et la douleur , semblait prête à s'évanouir , et les liens qui l'attachaient au pillier l'empêchaient seuls de tomber sur la terre humide qui devait un jour être son tombeau. Le vicomte

seul , calme , semblait braver les tortures qu'on lui réservait , et dont les apprêts qui se faisaient sous ses yeux étaient capables d'ébranler l'âme la plus ferme.

Cependant le vicomte était entièrement nu , alors le médecin prit les tenailles qu'on avait fait rougir dans le feu , et il commença par arracher les paupières de cet infortuné (*b*) qui ne proféra pas la moindre plainte pendant cette horrible exécution , après laquelle Bardink le somma de nouveau de signer le testament qu'il lui présentait. Mon oncle ne voulut pas même lui répondre , et le médecin se disposa à commettre de nouvelles atrocités. Après lui avoir arraché les ongles , il lui tenailla les membres avec les tenailles rouges ; ensuite le malheureux

vicomte persévérant, malgré ces cruelles tortures, dans le refus qu'il avait fait de signer le testament, on frotta son corps avec de l'huile, on l'étendit sur des charbons ardents, et ce fut là qu'il expira après les plus horribles souffrances.

Les cheveux se dressent au simple récit de tant d'atrocités, mais ce spectacle affreux n'était pas le dernier supplice qui m'était réservé, comme je vous l'apprendrai tout à l'heure.

CHAPITRE IX.

Mort de Clary.

JE ne vous parlerai point de ma douleur et de celle de Clary, il serait difficile d'en donner une juste idée; mais le temps en tempéra la violence, et nous finîmes par nous trouver moins malheureux, par cela seul que notre malheur se prolongeait, et ne semblait devoir avoir d'autre terme que celui de notre vie.

Cependant Clary portait dans son sein le fruit de nos amours, et je voyais avec effroi approcher le terme de sa grossesse. Depuis la mort de mon oncle, nos geoliers ne venaient plus cha-

que jour nous apporter des alimens ; à peine venaient-ils une fois par semaine : ils déposaient une certaine quantité de pain , d'eau et de quelques mets communs , et se retiraient sans vouloir répondre aux plus simples questions.

L'air épais que nous respirions , le chagrin qui minait sourdement la santé de mon amie , tout cela avança le terme prescrit par la nature. Un jour..... jour terrible ! Clary ressentit les douleurs de l'enfantement : en vain j'appelle à grands cris mes barbares geoliers , le silence succède à mes cris , et les gémissemens de Clary succèdent au silence ! quels secours lui offrir ? je n'avais que du pain et de l'eau !... Enfin après une longue et déchirante agonie , ma maîtresse , ma bien-aimée , ma

chère Clary , expira dans mes bras en donnant le jour à un fils qui expira presque en même temps que sa mère. Je n'entreprendrai point de vous donner une idée de l'affreuse situation dans laquelle je me trouvais. Cela se conçoit difficilement ; mais il est encore plus difficile de le décrire.

Deux jours se passèrent encore avant que mes geoliers parussent ; ils vinrent enfin , et sans répondre aux invectives que m'arrachait la douleur , et dont je les accablais , ils se mirent à creuser une fosse dans laquelle ils déposèrent les dépouilles mortelles de ma femme et de mon fils.

Après avoir essuyé ces affreux malheurs , je passai plus de vingt années dans ce ténébreux séjour. Les satellites de lord Bardink ne venaient que

très - rarement , et il arrivait souvent que je manquais de nourriture.

La pensée de mettre un terme à ma pénible existence se présenta bien des fois à mon esprit, et je ne sais ce qui m'empêcha d'exécuter les projets que je formais chaque jour à ce sujet. On a agité bien des fois cette question : savoir si celui qui met lui-même un terme à une vie remplie d'infortunes est doué d'un plus grand courage que celui qui supporte ces infortunes avec résignation. Cette question paraît difficile à résoudre; cependant, il est certain que je n'avais point l'espoir de recouvrer ma liberté, que la mort semblait seule pouvoir mettre un terme à mes maux, et que je ne manquais pas de moyens pour me la donner. Dira-t-on que c'est le défaut de courage

qui m'a fait préférer, à un instant de douleur, des maux qui ont duré plus de vingt-ans, et qui pouvaient durer un demi-siècle? J'avais perdu tout ce qui m'était cher, j'étais condamné à ne voir d'autre figure humaine que celle du scélérat dont j'étais la victime; j'étais réduit à disputer aux rats le peu de nourriture qu'on me donnait; la mort n'eût pu que mettre un terme aux souffrances morales et physiques qui m'accablaient, je ne manquais pas de moyens de me la donner, et si je ne l'ai point fait, c'est que je m'efforçais chaque jour de m'élever au-dessus de ma situation, tandis qu'il m'eût été si facile de la faire cesser: le suicide ne peut donc être qu'un acte de lâcheté? (c)

Cependant mes forces s'épuisaient chaque jour; des semaines entières s'é-

coulaient quelquefois sans que je visse lord Bardink, non plus que ses affidés, car ces gens, que la vue de leur victime faisait trembler, avaient pris le parti de m'apporter une certaine quantité de pain ou de biscuit et d'eau, en m'avertissant que je ne les reverrais qu'au bout de quinze jours ou trois semaines, et ils étaient ordinairement exacts ; mais il me fallait tellement ménager mes provisions, pour atteindre le jour prescrit à leur renouvellement, que j'étais souvent en proie à toutes les horreurs de la faim.

Déjà, ainsi que je vous l'ai dit, plus de vingt années s'étaient écoulées sans apporter aucun soulagement à mes maux, que l'âge et les infirmités rendaient au contraire plus insupportables, lorsqu'un jour lord Bardink descendit

dans mon cachot, accompagné de deux de ses acolytes, qui portaient chacun une corbeille de provisions.

Des affaires importantes, me dit ce monstre, me forcent, ainsi que mes gens, à quitter l'île pour quelques mois : ces corbeilles sont remplies de biscuit, je vais faire descendre une tonne d'eau, et j'espère que cela suffira pour vous faire attendre mon retour, aussi bien ce sera votre affaire, et pas du tout la mienne : le pis qui pourra en résulter pour nous, sera de vous enterrer à notre retour.

Ces paroles m'affectèrent peu, la mort n'avait rien d'effrayant pour moi, et j'étais d'ailleurs accoutumé depuis long-temps à ce langage atroce. Un regard de mépris fut ma seule réponse. Les gens de Bardink déposèrent alors

les provisions dont ils étaient chargés, et tous trois se retirèrent.

« Je vais faire descendre une tonne d'eau », m'avait dit Bardink ; ces paroles me revinrent à l'esprit, et je me rappelai que l'escalier qui conduisait à l'affreux réduit que j'habitais depuis si long-temps était si étroit, qu'un homme d'une corpulence un peu plus que moyenne, n'y serait passé qu'avec beaucoup de peine ; il était donc physiquement impossible d'introduire par ce passage un tonneau quelque petit qu'il fût. Je faisais cette réflexion, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre du côté opposé à l'escalier dont je viens de parler ; je prêtai l'oreille, mes regards se dirigèrent du côté d'où le bruit semblait venir : au même instant une partie du mur parut se détacher, et à la

lueur des torches que portaient mes infâmes geoliers, je vis un passage large de plusieurs toises, et dont jusque là j'avais ignoré l'existence. Néanmoins, cette découverte ne paraissait pas être pour moi d'une grande importance : affaibli par le défaut de nourriture, consumé par une fièvre lente causée par le chagrin et l'air condensé que je respirais depuis si long-temps, et dénué de toute espèce d'instrumens nécessaires, je ne pouvais songer à ma délivrance.

Lord Bardink et ses complices disparurent après m'avoir laissé les provisions dont j'ai parlé, la porte se referma avec fracas, les voûtes souterraines retentirent quelques instans du bruit des pas de ces monstres; un soupir s'échappa de ma poitrine, et à ce

bruit passager succéda le silence des tombeaux.

Trois mois s'écoulèrent , et malgré la plus stricte économie , mes provisions étaient presque épuisées ; il m'en restait à peine pour soutenir quelques jours encore ma déplorable existence ; enfin je dévorai presque à regret le dernier morceau de biscuit, et la dernière goutte d'eau vint humecter mes lèvres desséchées.

Déjà depuis trente heures, le besoin dévorait mes entrailles , j'étais en proie à toutes les horreurs de la faim ; la mort me paraissait inévitable , et je l'appelais à grands cris. Le désespoir seul me soutenait encore ; j'avais quitté mon cachot , et j'errais au hasard dans les galeries de ce vaste tombeau , témoin de tant de crimes , et qui , dans

quelques heures peut-être , recèlerait un cadavre de plus.

Tout-à-coup un bruit confus vient frapper mon oreille ; j'écoute attentivement, le bruit redouble, je crois distinguer des coups de pioche... travaillerait-on à ma délivrance ? Cette pensée fait jaillir un rayon d'espoir qui me soutient quelques instans encore ; mais enfin la nature épuisée succombe, une détonation épouvantable se fait entendre, et au même instant je tombe sans connaissance.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. I ^{er} . Introduction. — Deux amis se retrouvent.	Page 5
CHAP. II. Arrivée à la Guadeloupe. — Amours du marquis. — Les soupçons semblent se confirmer.	20
CHAP. III. Histoire de Clary.	31
CHAP. IV. Suite de l'histoire de Clary. — Son départ de Londres. — Son arrivée à la Guadeloupe. — Fin de son histoire.	41
CHAP. V. La nuit terrible. — Singulière découverte. — Aventure extraordinaire.	55
CHAP. VI. Suite de l'aventure précédente. — Mort supposée du vicomte. — Rendez-vous nocturne.	69
CHAP. VII. Suite du rendez-vous nocturne. — Catastrophe. — Le fatalisme. — On retrouve le vicomte.	78
CHAP. VIII. Trait de cruauté. — Mort du vicomte de Berville.	88
CHAP. IX. Mort de Clary.	97

FIN DE LA TABLE.

LE REVENANT

IMPRIMERIE DE LEBLANC

RUE DE BOLON, N. 11.

LA GUADELOUPE.

II.

LA REVUE

IMPRIMERIE DE LEFEBVRE,

RUE DE BOURBON, N^o. 11.

LA GUARDIOLA





LE REVENANT

DE

LA GUADELOUPE,

OU

MÉMOIRES

DU MARQUIS DE BERVILLE,

RÉDIGÉS ET PUBLIÉS

PAR L. R...

Et suivis de Notes et Anecdotes historiques.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

TOME SECOND.

PARIS.

LOCARD ET DAVI, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N^o. 3.

1822.

LE REVENANT

LA VILLE DE L'ÉTOUR

MÉMOIRES

DE LA VILLE DE L'ÉTOUR

Par M. de L'ÉTOUR

à Paris chez les Citoyens de la Nation et de la Liberté

chez les Citoyens de la Nation et de la Liberté

chez les Citoyens de la Nation et de la Liberté

chez les Citoyens de la Nation et de la Liberté

chez les Citoyens de la Nation et de la Liberté

chez les Citoyens de la Nation et de la Liberté

chez les Citoyens de la Nation et de la Liberté

LE REVENANT

DE

LA GUADELOUPE.

CHAPITRE I^{er}.

Délivrance du Marquis.

LE marquis, après avoir suspendu son récit encore quelques instans, le reprit en ces termes :

« Je ne sais combien temps je demeurai évanoui; lorsque je rouvris les yeux, il me sembla que je faisais quelque songe pénible. Mes yeux, depuis si long-temps privés de la lumière du jour, ne pouvaient la supporter, car

il est temps de vous dire que j'avais recouvré ma liberté; plusieurs personnes s'entretenaient autour du lit sur lequel j'étais étendu, mais l'affaiblissement de mes organes ne me permettait pas de prêter la plus légère attention à ce qu'ils disaient; j'étais insensible même au plaisir de revoir la lumière. Cependant l'une des personnes qui se trouvaient près de moi m'ayant mis sur les lèvres les bords d'un vase qui contenait un breuvage convenable à ma situation, la nature reprit ses droits : je saisis le vase, et j'avalai avec avidité ce qu'il contenait; cette précipitation pensa m'être funeste, mais les secours qu'on m'administra achevèrent de me rendre à la vie.

J'avais rouvert les yeux, et peu à peu ils s'accoutumèrent à la lumière à

laquelle, seulement quelques heures auparavant, je croyais pouvoir dire un éternel adieu; enfin, un verre de vin d'Espagne acheva de rétablir mes forces, et je fus convaincu que je n'avais point été abusé par un songe, et que ma délivrance était une réalité. Alors m'adressant à la personne qui m'avait offert les alimens auxquels je devais le retour de ma raison, je lui demandai par quel miracle j'avais été arraché des entrailles de la terre, de l'horrible séjour que j'avais habité tant d'années.

« Votre délivrance, me répondit cette personne, tient à un enchaînement de circonstances dont le récit demanderait de votre part une attention que votre faiblesse ne vous permettrait peut-être pas de m'accorder. Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que votre per-

sécuteur, l'infâme Bardink, a cessé de vivre ; que le coup qui lui ôta une vie qu'il avait souillée de tant de crimes , anéantit en même temps une partie de ses complices, et que ceux qui ont échappé au dernier acte de cruauté et de désespoir de leur exécration chef, ne sortiront des cachots où ils sont renfermés que pour aller recevoir sur l'échafaud le châtement que la justice doit aux crimes dont ils se sont couverts. »

J'insistai pour connaître sur-le-champ les détails de cet événement ; mais mon interlocuteur, qui était aussi mon médecin, résista à toutes mes prières, et je fus bien contraint d'attendre qu'il lui plût de m'instruire.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels les soins de toute espèce me

furent prodigués; mais les sources de la vie paraissaient épuisées en moi, ma longue captivité dans un lieu infect, le défaut d'alimens et les chagrins qui depuis si long-temps dévoraient mon âme, avaient pour toujours anéanti mes forces physiques; je n'en recouvrai qu'une bien faible partie, et le médecin ne tarda pas à être convaincu que tous les secours de son art étaient impuissans contre une maladie à laquelle le tombeau seul pouvait mettre un terme; alors seulement il consentit à m'entretenir des événemens qui m'avaient rendu à la liberté.

En cet endroit, le marquis de Ber-ville suspendit sa narration. Le peu de forces que j'avais alors, me dit-il, n'a cessé de périliter, et mon extrême faiblesse ne me permet pas d'achever au-

jourd'hui le récit des malheurs qui m'ont accablé pendant tant d'années. Adieu, mon ami, je vais prendre quelque repos, et j'espère, demain, pouvoir vous raconter la fin de ma déplorable histoire. A ces mots, le marquis me tendit la main et sortit.

Depuis le jour où j'avais retrouvé cet ami de mon enfance, un sentiment pénible occupait mon âme, et était devenu la source de toutes mes pensées. Le récit de ses malheurs m'affectait vivement, et cependant j'attendais toujours avec impatience le moment où il devait le continuer. Je passai le reste de la journée à faire des réflexions qui n'étaient pas du tout propres à me faire envisager l'humaine espèce sous des couleurs bien séduisantes; mais bientôt la nuit et le sommeil mirent un

terme à mes sombres pensées, et lorsque je rouvris les yeux, le soleil, qui avait déjà fait le quart de sa course, m'annonça que le marquis ne tarderait à paraître : il vint en effet; et après quelques complimens échangés entre nous, il acheva sa narration comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Conclusion.

JE vous ai dit que mon médecin, reconnaissant l'insuffisance de son art pour me rendre les facultés physiques que j'avais perdues sans retour, avait consenti à m'entretenir des événemens qui avaient mis fin à la vie et aux crimes de Bardink et de ses complices. Voici à peu près en quels termes il s'exprima :

« Depuis long-temps lord Bardink était l'objet de la surveillance la plus active de la part des autorités de l'île. Les dépenses extraordinaires qu'il faisait, et qui ne s'accordaient point avec

la fortune médiocre qu'on lui connaissait, avaient attiré les regards soupçonneux de la police, qui épiait ses moindres actions.

Cependant, tout se réduisait à des soupçons, et le monstre pouvait encore se soustraire à la justice qu'il bravait depuis si long-temps; mais son dernier crime le perdit. Depuis plusieurs mois il fréquentait l'habitation d'un riche planteur qui avait une fille charmante, dont Bardink convoitait la fortune et la main.

Le planteur séduit par le titre de *lord* que ce fourbe s'était donné, et par le luxe qu'il étalait, ne crut pouvoir mieux faire que de lui donner sa fille, et bientôt l'aimable Eugénie qui comptait à peine quatorze printemps, prit le titre de *lady*. Le vieux colon avait

donné à sa fille une dot considérable, à l'aide de laquelle Bardink fit encore quelque temps face aux dépenses énormes que nécessitait son train de vie; mais enfin cette somme s'épuisa, et une année n'était pas encore écoulée, que déjà Bardink fut contraint de recourir à ses expédiens accoutumés, pour se procurer de nouvelles sommes.

» Le planteur était riche, ainsi que je vous l'ai dit, continua le médecin, et lady Bardink était la seule héritière de son immense fortune; mais, quoique le temps eût déjà blanchi les cheveux de ce vieillard, il jouissait d'une bonne santé, et une constitution robuste semblait lui promettre une longue carrière. Ce n'était pas là le compte du scélérat dont il avait fait son gendre et qui brûlait de posséder les biens accumulés par son beau-père.

» Tout-à-coup le bruit se répandit que le père de lady Bardink venait de succomber à une maladie de quelques heures seulement, et les circonstances de cette mort, racontées de diverses manières, parurent si extraordinaires, que la police, qui, depuis long-temps avait les yeux ouverts sur la conduite du prétendu lord, crut devoir se mêler de cette affaire, qui prit bientôt une tournure très-alarmante pour Bardink; cependant il pouvait encore espérer de se tirer de ce mauvais pas; mais un événement auquel il était loin de s'attendre, acheva de le perdre.

« Un nègre, accablé du poids du crime qu'il avait commis et poursuivi par les remords, vint se jeter aux pieds du gouverneur, et avoua qu'à la sollicitation de milord Bardink il avait jeté

dans les alimens de son maître, beau-père du lord, une poudre blanche que Bardink lui avait donnée ; et il ajouta, que quelques heures après le vieux colon avait cessé de vivre. Cette révélation confirma les soupçons qui planaient depuis long-temps sur la tête du monstre. On exhumâ le corps du malheureux planteur dont Bardink avait déjà commencé à dissiper l'immense fortune. Plusieurs médecins furent appelés, j'étais du nombre de ces derniers, et nous reconnûmes promptement les traces du poison dans les intestins du colon. On avait mis le nègre en lieu de sûreté ; le gouverneur fit aussitôt tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour s'emparer de Bardink ; mais ce scélérat avait des espions jusque parmi les gens du gouverneur ; il fut

promptement instruit de ce qui se passait, et ne pouvant espérer de quitter l'île, ni se dérober aux recherches dont il était l'objet, il espéra intimider le gouverneur par son intrépidité : il rassembla autour de lui tous les gens qui lui étaient dévoués, leur fit jurer de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; et après avoir rassemblé les armes et les munitions dont il était abondamment pourvu, il attendit qu'on vînt l'attaquer. Il n'attendit pas long-temps, un fort détachement vint cerner l'habitation et Bardink fut sommé de se rendre ; il répondit que si la troupe ne se retirait sur-le-champ, il allait mettre le feu à vingt milliers de poudre qu'il avait dans ses caves. Ces braves ne furent pas effrayés de cette menace, et n'en commencèrent pas moins l'attaque.

Bardink et ses infâmes complices déployèrent la plus vigoureuse résistance , et quelques soldats tombèrent sous leurs coups; mais cela ne fit que doubler le courage et l'ardeur des assaillans; ils pénétrèrent enfin dans l'intérieur et poursuivent vivement les scélérats qui se défendent en désespérés; ces derniers se réfugièrent dans les caves, où nos soldats les suivirent de près et enfoncèrent plusieurs portes qui s'opposaient à leur passage. Enfin, Bardink ne pouvant plus espérer de leur échapper, exécuta la fatale menace, et une détonation effroyable fit sauter la maison qui ensevelit sous ses ruines, Bardink, ses complices et les braves qui les avaient poursuivis jusque dans les souterrains. L'espoir de sauver quelques-uns de ces derniers fit qu'on péné-

tra , à force de travaux , jusqu'au lieu que vous habitiez depuis si long temps. Mais vous êtes le seul qui soyez échappé aux coups du monstre , tous nos soldats horriblement mutilés avaient cessé de vivre. »

Ainsi finit le médecin , et lorsque j'eus recouvré le peu de forces auquel il m'était encore permis de prétendre , je revins en Angleterre , et là j'appris que toute ma famille , rentrée trop tôt en France , avait péri sur l'échafaud. Dès-lors , je ne formaï plus d'autre vœu que celui de retrouver un ami , et celui-là fut exaucé , puisque j'ai pu te serrer dans mes bras.

Lorsque le marquis de Berville eut achevé le récit de ses infortunes , je lui demandai la permission de rédiger son récit , et de le publier sous le titre de

mémoires ; il me l'accorda , et je me hâtai d'écrire ce qu'on vient de lire et dont je garantis l'authenticité , à moins pourtant que mon ami ne soit fou ; ce qui , à la rigueur , est très-possible ; car la folie est , dit-on , à l'ordre du jour.

FIN.

NOTES

ET

ANECDOTES HISTORIQUES.

(22)

NOTES

131

ANNE DOTES HISTORICAL

NOTES

ET

ANECDOTES HISTORIQUES.

(a) **O**n ne peut nier que cette épouvantable doctrine ne soit propre qu'à faire commettre sans remords les plus grands crimes, et voici comment raisonnent les sectateurs de cette doctrine.

» Il est contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui est aujourd'hui ne soit pas ; il est aussi contradictoire que ce qui doit être, ne puisse pas devoir être.

» Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de faire le des-

tin de toutes les autres mouches , de tous les autres animaux , de tous les hommes , de toute la nature ; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu.

» Des imbécilles disent : mon médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle , il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle n'eût vécu si elle eût été privée de son secours.

» Ton médecin a sauvé ta tante , mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature , il l'a suivi. Il est clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville , qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir dans un tel temps une certaine maladie ; que le médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était , que ta tante devait

l'appeler, qu'il devait lui prescrire les drogues qui l'ont guérie, etc.» (1)

- C'est avec de pareils raisonnemens tantôt captieux, tantôt tranchans qu'on s'égaré, qu'on peut égarer ceux qui entendent ces raisonnemens, et qu'on pourrait facilement légitimer les plus grands crimes.

Mon médecin a guéri ma tante en lui ordonnant de prendre telles drogues; mais qui est-ce qui soutiendra qu'il ne dépendait pas de la volonté de mon médecin de ne point ordonner ces drogues? mon médecin pouvait le faire ou ne pas le faire; il l'a fait, donc il ne peut point ne pas l'avoir fait; mais il pouvait ne pas le faire. Deux chemins

(1) VOLTAIRE. *Dictionnaire philosophique.*

se présentent devant moi, l'un à gauche et l'autre à droite; il m'est aussi possible de suivre celui de droite que celui de gauche : j'ai suivi celui de gauche, je ne peux pas faire que je ne l'aie pas suivi; mais je pouvais ne pas le suivre. J'ai fait cette chose, cette chose est faite; il n'est plus en mon pouvoir qu'elle ne soit pas faite, mais il était en mon pouvoir de ne la pas faire. Si vous contestez cela, vous niez que l'homme soit doué de la faculté de vouloir, et vous affirmez que le discernement ne sert à rien. Et en effet, à quoi me servirait-il de sentir qu'il m'est plus avantageux de suivre le chemin de droite, et à quoi me servirait la volonté que j'aurais de le suivre, s'il m'était impossible de ne pas le suivre ?

Diderot, dont personne plus que moi

n'admire le talent, le génie et les lumières, fait, à mon sens, une lourde bévue, lorsqu'il compare la vie d'un homme à un quartier de roc qui, se détachant d'une haute montagne, roule jusqu'au bas de cette montagne en écrasant tout ce qui s'oppose à sa course : l'image est belle, mais la comparaison est absurde ; car ce quartier de roc n'a ni discernement ni volonté, et l'homme possède l'un et l'autre.

Nous finirons cette petite réfutation de la plus dangereuse doctrine, en transcrivant ici l'article *Providence*, du Dictionnaire philosophique.

« J'étais à la grille lorsque sœur Fessue disait à sœur Confite : La Providence prend un soin visible de moi : vous savez comme j'aime mon moi-neau ; il était mort, si je n'avais pas

dit neuf *Ave Maria* pour obtenir sa guérison. Dieu a rendu mon moineau à la vie ; remercions la Sainte Vierge.

« Un métaphysicien lui dit : Ma sœur, il n'y a rien de si bon que des *Ave Maria*, surtout quand une fille les répète en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que Dieu s'occupe beaucoup de votre moineau tout joli qu'il est ; songez , je vous prie , qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de seize planètes et de l'anneau de Saturne , au centre desquels il a placé le soleil qui est aussi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliards de milliards d'autres soleils , de planètes et de comètes à gouverner. Ses lois immuables et son cours éternel font mouvoir la nature entière : tout est lié à son trône par une chaîne

infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de sa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de sœur Fessue un instant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois posées de toute éternité par le grand être ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau Dieu, un nouvel ordre des choses.

SŒUR FESSUE.

» Quoi ! vous croyez que Dieu fasse si peu de cas de sœur Fessue ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

» Je suis fâché de vous dire que vous n'êtes comme moi qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie ; que vos organes, ceux de votre moineau et

les miens , sont destinés à subsister un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

SŒUR FESSUE.

» S'il est ainsi, j'étais prédestinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE MÉTAPHYSICIEN.

» Oui , mais ils n'ont pas forcé Dieu à prolonger la vie de votre moineau au-delà de son terme. La constitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononcerez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point ; que cet oiseau, né comme vous par l'action irrésistible des lois générales, ayant été malade, se

porterait mieux, que vous vous imaginerez l'avoir guéri avec des paroles, et que nous aurions ensemble cette conversation.

SŒUR FESSUE.

» Monsieur, ce discours sent l'hérésie. Mon confesseur, le révérend père de *Menou*, en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE MÉTAPHYSICIEN.

» Je crois la Providence générale, ma chère sœur, celle dont est émanée de toute éternité la loi qui règle toutes choses, mais je ne crois point qu'une Providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SŒUR FESSUE.

» Mais pourtant si mon confesseur vous dit comme il me l'a dit à moi, que Dieu change tous les jours ses volontés en faveur des âmes dévotes ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

» Il me dira la plus plate bêtise qu'un confesseur de filles puisse dire à un homme qui pense.

SŒUR FESSUE.

» Mon confesseur une bête ! Sainte Vierge Marie !

LE MÉTAPHYSICIEN.

» Je ne dis pas cela ; je dis qu'il ne pourrait justifier que par une bêtise

énorme, les faux principes qu'il vous a insinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SŒUR FESSUE.

» Ouais! j'y penserai, cela mérite réflexion. »

Voilà qui est sans doute très-plaisant et très-bien dit; mais cela ne prouve point que la destinée du moineau ne dépendît en partie de la volonté de sœur Fessue. Supposez qu'au lieu d'*Ave Maria* il fut question de millet et de plantain; certes, il dépendait de la volonté de sœur Fessue de donner ou de ne pas donner de plantain à son moineau; si elle lui eût donné du plantain, l'oiseau eût vécu; si au contraire elle ne lui en eût pas donné, il fût mort; donc la vie du moineau tenait à la vo-

lonté de sœur Fessue. Un auteur célèbre a écrit :

« Un philosophe est un homme qui
 » oppose la nature à la loi, la raison à
 » l'usage, sa conscience à l'opinion, et
 » son jugement à l'erreur. »

Voilà une définition très-juste et très-belle, mais parce que les philosophes ne sont pas d'une autre espèce que le reste des hommes, et parce que la perfection n'est pas la nature, il peut arriver que le jugement d'un philosophe soit faussé sur bien des matières.

(b) SI nous voulions chercher dans l'histoire des exemples de cruauté, nous trouverions aisément de quoi remplir plusieurs in-folios. Parmi les tyrans cruels qui firent gémir l'humanité, Constantin mérite une mention particulière. Cet empereur à qui on éleva une statue d'or, ce que jusqu'alors on n'avait fait que pour les dieux, fut le plus cruel et le plus sanguinaire des hommes. Il est avéré qu'il fit pendre son beau-père, étrangler son beau-frère, et égorger un de ses neveux: dans un accès de frénésie il fit couper la tête à son fils aîné, et sa femme fut, par son ordre, étouffée dans un bain. Et qu'on ne dise point que des raisons d'état lui firent commettre tous ces crimes; car on lit dans son histoire,

qu'il faisait couper la tête et les jarrets à tous les chevaux dont il s'était servi, ce qui prouve qu'il était naturellement cruel et sanguinaire. C'est ainsi que celui de nos rois à qui l'on doit la Saint-Barthélemi, se plaisait à voir couler le sang des hommes et des animaux ; mais il ne se contentait pas de faire exécuter des actes de cruauté, il se plaisait encore à les exécuter lui-même. Lorsqu'il allait à la chasse, il se plaisait à couper la tête des chevaux que montaient les seigneurs de sa suite. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante :

Un seigneur de sa cour avait une excellente mule. Charles IX étant à la chasse, vit cet animal auquel il lui prit fantaisie de couper la tête ; déjà il avait mis son couteau de chasse hors du fourreau, lorsque le maître de la mule s'a-

vança vers lui, et lui dit: « Sire, quel différent a pu s'élever entre ma mule et Votre Majesté? »

Cette question hardie sauva la vie de l'animal. Charles en rit et remit son arme dans le fourreau.

ON sait combien le gouvernement anglais fût cruel envers un captif célèbre dont le nom et les actions appartiennent maintenant à l'histoire. Voici, à ce sujet, quelques détails que nous avons recueillis. Bonaparte, pendant son séjour à Sainte-Hélène, disait quelquefois en parlant des Anglais: « Les barbares! me feront-ils assez » souffrir! et ils appellent leur cruauté » de la justice! Il eût été plus humain » de se débarrasser de moi avec une » balle. »

Ce qu'il y a de remarquable c'est que les Anglais eux-mêmes partageaient cette opinion. A l'époque de la mort de l'ex-empereur, il parut à Londres une notice sur ce personnage, sous le titre de *Nécrologie du Prisonnier de Sainte-Hélène*, par sir Thomas Moore. On lit dans cette notice le passage suivant :

« Napoléon eut tort ; il était vaincu.
 » Il se jeta avec une grandeur d'âme,
 » qui parut bien singulière, entre les
 » bras des Anglais, ses constans enne-
 » mis. Peut-être l'Angleterre eût-elle
 » dû se conduire, à son égard, plus
 » noblement qu'elle n'a fait. Il est cons-
 » tant que c'est le peuple dont il avait
 » réclamé l'hospitalité, qui le traita
 » avec moins d'égards. La captivité
 » trop cruelle de Napoléon sur les ro-

» chers de l'île Sainte-Hélène, avilira
 » bien des noms qui se croient il-
 » lustres. »

A l'occasion de la mort de Bona-
 parte, lord Byron fit un dithyrambe,
 dans lequel l'on remarque ces mots :

« Infortuné monarque, quand tu
 » vins, comme Thémistocle, te livrer
 » à tes ennemis, savais-tu bien qu'ils
 » te préparaient six années de tor-
 » tures ? »

VOICI une anecdote du dix-huitième
 siècle, qui fait voir jusqu'où peut aller
 la cruauté, lorsqu'elle a le fanatisme
 pour moteur.

Le chevalier de *La Barre*, petit-fils
 d'un lieutenant-général des armées,
 jeune homme de beaucoup d'esprit et
 d'une grande espérance, mais ayant

toute l'étourderie d'une jeunesse effrenée, fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies, et même d'avoir passé devant une procession de capucins, sans avoir ôté son chapeau. Les juges d'Abbeville, gens comparables aux sénateurs romains, ordonnèrent non-seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, et qu'on brûlât son corps à petit feu, mais ils l'appliquèrent encore à la torture, pour savoir précisément combien de chansons il avait chanté, et combien de processions il avait vu passer le chapeau sur la tête.

Ainsi que nous l'avons dit, on trouve dans l'histoire une foule de traits de cruauté et d'atrocité de ce genre; mais, sans nous enfoncer dans les vieilles chroniques, nous ne manquerons pas d'exemples, et la vie d'Ali, pacha de Janina, que nous allons exquisser, nous en fournira de nombreux.

Ali, qui vit le jour dans le petit bourg de Cépéleni, ne fut dans l'origine qu'un chef de brigands, qui, à force de ruses et d'audace, parvint à la toute-puissance. Ses premiers pas dans la carrière des emplois furent marqués par des assassinats. Accueilli par Sélim, pacha de Delvino, qui le combla de biens et d'honneurs, il le dénonça comme traître à la Porte, dans l'espoir de lui succéder. Le divan lui envoya un firman de mort contre Sélim.

Ali se chargea lui-même de l'exécution de cet arrêt inique, et assassina son bienfaiteur dans le palais où ce dernier lui avait donné l'hospitalité.

Lorsqu'Ali n'était encore que chef de bande, dans une de ses expéditions, sa sœur Chaïnitza et sa mère avaient été faites prisonnières par les habitans de la ville de Gardiki, qui avaient livré ces deux femmes à la brutalité des soldats et des principaux de la ville. Devenu pacha de Janina, Ali songea tout à la fois à agrandir ses domaines et à se venger des Gardikiotes; il marcha d'abord sur la ville de Tchormowo, s'en rendit maître, fit massacrer tous les habitans et raser la ville. L'un des magistrats de cette malheureuse cité, nommé Préfli, qui avait outragé la mère du cruel pacha, lors de la captivité

de cette dernière chez les Gardikiotes, étant tombé au pouvoir d'Ali, il le fit tenailler et rôtir à petit feu.

Lors de la conquête d'Italie par les Français, les habitans de Prévésa, menacés par Ali, implorèrent le secours des vainqueurs de l'Italie, et Bonaparte envoya dans cette ville une garnison de quatre cents hommes, commandés par le général Lasalcette. Le farouche pacha vint en effet mettre le siège devant cette ville, à la tête de huit mille hommes. Il éprouva d'abord quelques pertes; mais les Prévésans, intimidés par l'armée nombreuse du pacha, abandonnèrent leur ville. Après s'être immortalisée par une résistance héroïque, la garnison française fut contrainte de céder au nombre. Prévésa fut emporté d'assaut et livré aux flammes. Le len-

demain, Ali parut au balcon d'une maison qui était échappée au feu, fit amener devant lui tous les Grecs pris les armes à la main, ordonna froidement qu'ils fussent massacrés, et ne quitta le balcon que lorsqu'il eut vu tomber la tête du dernier de ces malheureux. Alors on conduisit les prisonniers français vers ce monceau de cadavres, et on les contraignit, à force de coups de sabre, à dépouiller les têtes des victimes, à les saler et à les porter à Janina.

Sans être roi, Ali en avait la puissance; il entretenait une armée nombreuse et formidable, à l'aide de laquelle il voulait successivement mettre à exécution tous ses projets de vengeance.

Les Souliotes, peuplade belliqueuse

et indépendante, l'avaient vaincu lors de la première guerre qu'il leur fit, dans l'intention de les soumettre. Devenu plus puissant, il songea à laver l'affront qu'il en avait reçu, et en même temps qu'il se disposait à marcher contre ces courageux montagnards, il essayait de semer la discorde dans leurs rangs. Cependant, quoique bien supérieure à celle des Souliotes, l'armée d'Ali n'était pas sans crainte, elle se rappelait avec terreur le courage des hommes qu'elle allait combattre, et le souvenir de sa défaite était encore présent à sa mémoire. Ali, que l'esprit de ses troupes alarmait, songea à se procurer des alliés, il assembla à Janina les beys et les agas voisins de son pachalik; et après les avoir exhortés à unir leurs armes aux siennes, il leur

parla en ces termes : « Si nous sommes
 » les fidèles serviteurs du Prophète,
 » jurons, par le saint nom de Mahomet,
 » que la mort seule pourra nous dé-
 » tourner de la guerre contre les Sou-
 » liotes, jusqu'à ce que cette horde des
 » montagnes soit tombée sous nos ar-
 » mes. »

Ces petits tyrans, craignant de s'at-
 tirer la haine du vindicatif pacha, dont
 ils redoutaient la puissance, consenti-
 rent à tout ce qu'il voulut, et prêtèrent
 le serment qu'il leur demandait.

Aussitôt Ali rassemblant son armée,
 grossie des troupes de ses alliés, mar-
 cha contre les Souliotes. Ces derniers,
 trompés par quelques-uns de leurs
 chefs vendus au pacha, furent pris à
 l'improviste. Cependant leurs officiers
 s'assemblèrent, et résolurent de mourir

les armes à la main plutôt que de fléchir sous le joug musulman. (1)

Cependant, l'armée d'Ali s'avancait rapidement. D'abord les Souliotes battirent en retraite, laissant tous les villages de la plaine au pouvoir des Arnauts. Ceux-ci, poussant le cri de guerre, les poursuivent avec ardeur dans l'espoir de forcer le premier défilé. Mais là, ils sont écrasés par d'énormes pierres que les Souliotes font rouler du haut de leurs rochers, tandis que des milliers de balles sifflent et arrivent à leur but sans que les assaillans aperçoivent ceux des montagnards qui dirigeaient sur eux le feu de la mous-

(1) Les Souliotes étaient une peuplade chrétienne.

queterie. Au plus fort du combat, un corps de trois mille hommes d'élite sous les ordres du sélictar d'Ali, s'efforcent de tourner les Souliotes par la montagne de Bagoritza; mais Foto accourt avec ses plus braves palikars, et met en déroute les Albanais. Le visir ordonne alors la retraite, et se faisant amener Botzari, il lui reproche de l'avoir abusé par de fausses espérances, et finit par lui ordonner de marcher à la tête de sa compagnie contre ses propres compatriotes. Botzari, dont la vie dépendait d'un signe du visir, n'osant résister à sa volonté, conduisit sa troupe par des sentiers inconnus, espérant tomber, par surprise, sur Kako-Souli, en même temps que le visir ferait son attaque sur un autre point pour attirer l'attention des Souliotes. Soit que ceux-

ci fussent informés de la marche du traître, soit qu'à tout événement ils fussent prêts, le visir ne put pénétrer dans les défilés sans y trouver leur corps principal qui lui tint tête, et sans que Botzari ne fût repoussé et sa troupe taillée en pièces; il prit la fuite et mourut de honte et de chagrin, selon les uns, et selon d'autres mit fin à ses jours par le poison.

Ali, qui avait ordonné la retraite, ne se rebutait pas plus dans ses attaques que les Souliotes dans leur défense. Il ne cessait, dans ses dépêches, d'exciter la jalousie de la Porte contre les Russes, au sujet de l'occupation de Corfou; il finit même par persuader au divan de lui conférer un pouvoir plus étendu, plus absolu, pour contrebalancer l'influence de la Russie dans les

îles Ioniennes et l'empêcher de fomenter des dissensions dans les états subalternes de l'Épire. Un firman lui fut envoyé, qui enjoignit à Pronio, aga de Paramithia, de même qu'à Hassan, bey de Margariti, et à d'autres chefs indépendans, d'aider le visir dans toutes ses entreprises. Il reçut ainsi un renfort de quinze cents hommes dans son camp de Lippa, près des sources de l'Achéron. Alors il ordonne une attaque générale. Pronio, ami secret des Souliotes, leur en donna l'avis en leur conseillant de réunir toutes leurs forces et de se présenter hardiment devant un ennemi découragé par ses précédentes défaites. Les montagnards, adhérant à ce conseil judicieux, placèrent la fleur de leur armée sous le commandement de Foto et de Dimo-Drao, leurs deux

meilleurs capitaines. Faisant ensuite sortir leurs troupes par les défilés des monts Cassopéens, ils marchèrent droit à l'ennemi qui s'avancait.

Au même moment un grand orage, mêlé d'éclairs, de grêle et de tonnerre, vint à éclater. Les vents, poussent une grêle épouvantable sur le visage des soldats du visir, les Souliotes, plus endurcis, profitent de cette circonstance, et tombent sur les Albanais. Ceux-ci soutiennent à peine le premier choc, abandonnés déjà par leurs auxiliaires qui avaient pris la fuite dans les montagnes. Ali, après avoir perdu beaucoup de monde, rallia sa réserve au camp de Lippa, et résolut de changer son système de guerre, et de le convertir en blocus.

Cependant les Souliotes étaient tou-

jour serrés de plus près. Ali, divisant son armée en cinq colonnes, occupa l'entrée des principaux défilés, faisant construire en une nuit soixante-quatre petites tours qu'il remplaça ensuite par un moindre nombre de redoutes qui pouvaient contenir chacune de deux à quatre cents hommes. Les chefs de Souli divisèrent aussi leurs forces en cinq corps pour faire face de tous côtés. Une troupe de femmes organisées étaient chargées du soin des vivres, et par fois remplissaient les fonctions de sentinelles. C'étaient elles aussi qui distribuaient la poudre et les munitions aux soldats pendant l'action; souvent même elles y prenaient une part active. Dès que les redoutes furent achevées, les troupes du visir firent une attaque générale: elles furent repoussées sur tous les

points, ne trouvant de refuge assuré que dans leurs retranchemens.

Après tant d'échecs, le serment prêté par les beys au commencement de la guerre, pouvait seul les retenir. Ali obtint de la Porte un nouveau firman, qui imposa l'obligation à d'autres beys et à d'autres pachas de lui envoyer des renforts. Le visir de Bérat, Ibrahim lui-même, se vit forcé de fournir deux mille hommes à son dangereux antagoniste.

Après diverses attaques qui tournèrent toutes à l'avantage des Souliotes, Ali, voulant se borner à un blocus rigoureux des défilés, suspendit toute opération active. Il se flattait que la famine et la trahison feraient plus que ses armes : en effet, trois mois s'étaient à peine écoulés, que les Souliotes se

trouvèrent réduits à manger les herbes sauvages et l'écorce des arbrisseaux qui croissent entre leurs rochers. Ils faisaient bouillir, avec des restes de farine, ces alimens grossiers, qui réparaient leurs forces défaillantes. Le visir, en même temps, cherchait à ébranler leur constance par des négociations astucieuses. Tantôt il leur propose des sommes considérables d'argent; tantôt la possession d'un pays fertile, en échange de leurs montagnes arides; tantôt il leur fait envisager leur perte comme inévitable, et leur offre d'acheter toutes leurs propriétés, avec faculté de passer librement dans les îles Ioniennes. Mais les Souliotes, ne perdant ni l'espérance ni le courage, répondent : « Que l'Épire » était leur patrie, et qu'ils voulaient » vivre et mourir aux lieux qui possé-

» daient les tombeaux de leurs pères. » Neuf mois s'étaient écoulés depuis qu'abandonnés à eux-mêmes, ils étaient resserrés étroitement comme dans une citadelle. Voulant diminuer les bouches inutiles, ils parvinrent à faire passer, par des sentiers ignorés, un certain nombre de femmes, d'enfans et de vieillards, que les Russes des îles Ioniennes accueillirent avec hospitalité. Le succès de cette tentative les porta (car leurs dernières ressources allaient leur manquer) à faire filer jusqu'à Parga, par une nuit obscure, un détachement de quatre cents hommes et de soixante femmes, qui, après s'être chargés de provisions, rentrèrent dans leurs montagnes : l'abondance reparut dans les rochers de Souli, et ranima les courages.

Ali entre en fureur à cette nouvelle qui reculait le terme de ses espérances ; il crie à la négligence et à la trahison ; il fait même punir de mort quelques-uns de ses officiers , qu'il accusait de collusion , et refuse la solde aux troupes auxiliaires , dont il commençait à se défier. Ibrahim pacha , non-seulement rappela les siennes , mais fournit secrètement aux Souliotes des munitions et des vivres. Pronio , aga de Paramithia , leur rendit aussi en secret tous les services qui étaient en son pouvoir. Vers cette époque , les Souliotes reçurent de Bonaparte , alors premier consul , des armes et des munitions , que le brick français l'*Arabe* vint débarquer à Porto-Fanari. Mais ce secours leur fut plus nuisible qu'utile , ayant été vu avec inquiétude et jalousie par les Russes et les Anglais.

Cependant, à la faveur d'une trêve qu'Ali venait d'accorder aux Souliotes, une ligue formidable se formait en leur faveur et contre lui-même. Redoutant de plus en plus les projets ambitieux d'Ali, les deux pachas de Bérat et de Delvino, Ibrahim et Moustapha, firent une alliance offensive et défensive avec les intrépides montagnards. Parmi les nouveaux alliés, vinrent se ranger Pronio, Mahmoud, bey de Tzamoria, et Doliano, aga de Konispolis. Ainsi les Souliotes donnant commel'éveil à toutes les peuplades libres de l'Épire, on vit toute la côte, depuis Avlone jusqu'à Souli, en armes contre le visir de Janina.

Il ne connut le danger que par les hostilités qui commencèrent contre toute sa ligne. Tout autre qu'Ali aurait

succombé devant cette confédération générale; mais, sans en être alarmé, il lui opposa et la force de son caractère et la force invincible de l'or. Par de vastes largesses, distribuées adroitement parmi les beys indépendans du musaché, il excita un soulèvement dans les domaines d'Ibrahim, et le tint ainsi en échec dans Bérat. En même temps, il gagnait les agas les plus pauvres de Paramithia, qui chassèrent Pronio de leur ville. Il semait aussi la division dans le Chamouri; et, corrompant le commandant du château de Delvino, il y introduisit un corps nombreux d'Albanais. Là, il s'empara des ôtages Souliotes qui y étaient rélégués, forçant Moustapha de prendre la fuite, et l'amenant ainsi à souscrire, de même qu'Ibrahim, une paix séparée.

En vain les Souliotes , pour ranimer la ligue prête à se dissoudre , attaquent les avant-postes d'Ali , dans sa ligne d'occupation. Ali , pour se venger , fait trancher la tête aux ôtages qu'il a pris dans le château de Delvino. Tous ces événemens , qui se succèdent avec rapidité , ruinent les desseins des Souliotes , et leur laissent voir que tout le poids de la guerre va tomber sur eux. Ils conclurent qu'il n'y avait plus ni paix ni trêve à espérer. Par une résolution unanime , ils avaient élu pour géronte ou polémarque , le moine Samuel , qui , par son exaltation féroce , exerçait sur les esprits le plus grand empire. Ils lui avaient confié sans réserve , la défense de la république aux abois.

L'année 1802 commençait pour eux

sous de tristes auspices , lorsque les desseins d'Ali se trouvèrent contrariés par la révolte de Georgino , pacha d'Andrinople. Ali se vit forcé d'envoyer à l'armée du grand-visir , campé devant cette ville , une partie de ses troupes , sous le commandement de son fils Mouctar , qui avait reçu de la Porte le titre de pacha à deux queues ; mais cette diversion fut peu favorable aux Souliotes , dont Ali maintint le blocus. L'expédition de Mouctar ayant été de courte durée , Ali employa aussitôt les forces que lui ramenait son fils , à renforcer sa ligne d'occupation. Il chargea Mouctar des opérations actives , en lui enjoignant de ne point brusquer les attaques , et de ne gagner de terrain que pied à pied. Pour lui , tantôt dans la ligne du blocus , tantôt parcourant l'é-

tendue de son pachalik, il surveillait à la fois l'armée, l'administration ; tenait le pays dans le devoir, et montrait que cette guerre, si opiniâtre, ne diminuait rien de son activité et de sa vigilance.

Il ne se lassait pas d'employer tour-à-tour les artifices et les négociations pour tromper les Souliotes, qui, véritablement assiégés, ne voyant plus de terme à leurs privations et à leurs fatigues, étaient aigris et divisés entre eux. Ali, dont ces dissensions étaient l'ouvrage, en profita pour leur enlever leur dernière position sur l'Achéron, ce qui ne leur laissait plus d'autre eau que la pluie du ciel ; aussi les vit-on réduits, pendant la sécheresse, à faire descendre du haut de leurs mornes, des éponges attachées à une corde, et chargées d'une

balle de plomb, au moyen desquelles, par l'imbibation, ils se procuraient un peu d'eau.

Poussés au désespoir, ils firent, vers la fin de mai 1803, leur dernière tentative contre les troupes assiégeantes. Ali avait fait construire, dans l'un de ses postes les plus importans, appelé Villa, une espèce de forteresse carrée, ayant une tour à chaque angle et une cinquième au centre, plus élevée que les autres, et qui servait de magasin pour son armée. Les Souliotes résolurent d'y mettre le feu. A la faveur d'une nuit obscure, les plus braves, au nombre de deux cents, s'en approchent sans être aperçus; l'un d'eux, nommé Metococales, se détache avec une pioche, et travaille patiemment à creuser sous les murs d'une des tours latérales,

une mine pour y placer un baril de poudre ; puis allumant une mèche calculée pour brûler lentement , il rejoint ses camarades , et tous poussent de grands cris , pour attirer la garnison sur le point menacé. A peine les Albanais y arrivent-ils , qu'une terrible explosion renverse la tour et les ensevelit sous ses ruines. Les Souliotes se précipitent à travers les débris , s'emparent de la tour du centre , la pillent , et chargent de tout ce qu'elle contient les femmes et les enfans , venus en arrière-garde. Cette opération ayant duré jusqu'au point du jour , ils somment alors de se rendre , la garnison qui , échappée à l'explosion soudaine , s'était barricadée dans les trois autres tours. Les Albanais feignent de céder ; une partie jette même ses armes au pied des mu-

railles; mais tandis que les Souliotes viennent pour les ramasser, une décharge de mousqueterie en renverse un grand nombre. Le reste, irrité de cette espèce de trahison, envoie chercher un renfort. Les tours sont entourées de matières combustibles, auxquelles on met le feu, et toute la garnison périt dans les flammes.

Ce fut le dernier exploit de ces intrépides montagnards. Ali, outré de ce nouveau revers, publia des proclamations pour appeler aux armes, au nom du Prophète, tous les Musulmans de sa domination, de même que tous ses alliés, les exhortant à tirer vengeance du massacre de leurs frères. Il rassemble ainsi une armée nombreuse qu'il divise en cinq corps, faisant face aux cinq principaux défilés,

et tous liés entre eux par une chaîne de postes ou cordon. Alors il envoie son second fils, Véli pacha, à l'armée, pour exalter encore plus le courage de ses troupes, qui, par-là, se trouvent placées sous les ordres immédiats de ses deux appuis naturels. Comme il entrevoyait le terme de ses desirs, il donna l'ordre à ses deux fils de doubler en son nom la paie des soldats, aucun sacrifice ne lui étant plus pénible pour mettre enfin un terme à cette guerre.

En proie à la détresse et à la discorde, les Souliotes n'avaient plus à espérer aucun secours. Leur polémarque Samuel invoquait le ciel inutilement. Le terme fatal de la destinée des Souliotes était arrivé. On préparait dans le camp du visir un assaut général et

décisif. Déjà on annonçait à sa cour la destruction prochaine des valeureux montagnards : on les plaignait, et dans le sérail même d'Ali, on s'apitoyait sur le sort de cette malheureuse tribu. Une protection puissante parut suscitée pour les sauver.

L'épouse d'Ali, Eminéh, mère de Véli et de Mouctar, touchée de l'héroïsme des Souliotes, tomba aux pieds du visir, pour implorer leur grâce :

« Daignez, ô mon maître, lui dit-elle,
 » en embrassant ses genoux, daignez
 » écouter votre plus humble servante;
 » veuillez en croire ses larmes!.....

» J'ai été avertie en songe par le génie
 » tutélaire de vos prospérités, que vous
 » deviez épargner les Souliotes! » —

« Les Souliotes, mes plus implacables
 » ennemis! les Souliotes! » s'écrie

d'une voix tonnante le visir, en proie à la plus grande agitation. En même temps il saisit un pistolet de sa ceinture et en lâche la détente. Le coup part; Eminéh tombe évanouie; ses esclaves effrayés accourent et l'emportent dans le sérail. Ali, que dévore le plus sombre désespoir, apprend qu'Eminéh n'est point blessée, mais qu'anéantie par le bouleversement et l'effroi, sa vie est en danger. Le visir, qui sent réveiller en lui sa tendresse, veille toute la nuit près du lit d'Eminéh: soins superflus, la mort l'avait atteinte.

Sous ces funestes auspices, on allait apprendre à Janina, la nouvelle de la défaite totale des Souliotes. La corruption et l'or du visir avaient fait livrer quelques défilés et frayer une route à ses troupes.

Véli, par ordre de son père, avait fait livrer plusieurs attaques générales. Les Musulmans pénétrèrent enfin jusqu'aux sommets des montagnes, et les Souliotes, tournés, pris entre deux feux, mis en déroute, s'enfermèrent les uns à Kiaffa, les autres à Kako-Souli. Là, bloqués, réduits aux horreurs de la famine, et manquant d'eau, ayant à redouter la vengeance d'ennemis nombreux et acharnés, ils acceptent enfin la seule capitulation qu'on leur offre, celle d'émigrer avec la population entière, soit à Parga, soit aux îles Ioniennes. Tous les articles furent consentis et signés le 12 décembre 1803. Les malheureux émigrans se mettent en route sur deux colonnes. Restaient encore sur le Kunghi, dans la tour d'Aghia-Paraskevi, trois cents enfans

de Souli, sous les ordres de Samuel, à la fois leur général et leur patriarche. Ils avaient vu sans effroi s'avancer les Albanais, qu'ils n'avaient cessé de combattre pendant six jours. Mais les vivres et l'eau surtout étant venus à manquer, ils se virent forcés également de capituler, aux termes de Kiaffa et de Kako-Souli, avec la condition expresse de livrer leurs munitions de guerre. Les otages donnés de part et d'autre, les postes sont évacués, et le moine Samuel reste seul avec quatre de ses soldats, pour livrer les munitions à deux belouks-bachis, envoyés par Véli pacha. Il descend avec eux dans les souterrains, tenant à la main une torche allumée; là, décidé à ne point survivre à la ruine de sa patrie, il met lui-même le feu aux poudres, et se fait sauter

avec la tour et tout ce qui s'y trouve.

A la nouvelle de l'explosion, le visir se croyant absous de sa foi envers les Souliotes, voulut se venger sur les deux colonnes d'émigrans, l'une qui s'avançait vers Parga, l'autre vers Prévésa. Cinq mille Albanais reçoivent l'ordre de les poursuivre, et atteignent la première division, qui se forme aussitôt en bataillon carré, place les femmes, les enfans et les bestiaux au centre, et l'épée à la main, se fraie passage à travers les rangs ennemis. La seconde colonne, moins heureuse, fut attaquée par les troupes du visir, près le monastère de Zalongo. Là, se retranchant dans la cour, elle essaya de s'y défendre; mais bientôt les portes furent enfoncées, et les Musulmans massacrèrent sans pitié, hommes,

femmes et enfans. Tous ceux qui purent échapper au carnage, prirent la route d'Arta. Une centaine de femmes se trouvant séparées des hommes, et sur le point d'être cernées, gravirent un rocher à peu de distance de Zalongo. Arrivées au sommet, toutes préférant la mort au déshonneur, se prennent par la main, et se mettent à chanter et à danser avec cette espèce de fureur qui animait jadis les bacchantes. Elles poussent tout-à-coup un grand cri, comme pour braver les Musulmans, et toutes ensemble se précipitent avec leurs enfans, dans les abîmes où roule l'Achéron.

Après ces catastrophes, le visir, fatigué sans être rassasié du carnage, reprit le chemin de Janina, traînant à sa suite les restes de cette malheureuse

peuplade, dont il orna son triomphe. La ville fut comme transformée en un cirque qui retentit des acclamations féroces des vainqueurs, mêlées aux cris et aux gémissemens des victimes.

Les Souliotes, fugitifs et dispersés, se réfugièrent les uns à Sainte-Maure, d'autres chez les beys de la Haute-Albanie, la plupart à Parga et à Corfou, où ils vécurent, soit aux dépens de la charité publique, soit en s'enrôlant au service de leurs protecteurs.

Ali, attachant une grande importance à leurs montagnes, par le souvenir de ce qu'elles lui avaient coûté, songea de lui-même à y placer le boulevard de l'Épire. Il commença par y établir des garnisons; faisant ensuite relever les tours abattues, creuser des citernes, établir des estacades, il trans-

forma ces rochers en une position redoutable, et y jeta les fondemens d'un superbe sérail fortifié, qui, ornant le point le plus élevé de Kiaffa, était la plus forte citadelle de tous ses domaines.

Notre intention n'étant que de faire connaître les crimes d'Ali, et l'étendue de ces notes ne nous permettant pas d'entrer dans de grands développemens, nous passerons sous silence une foule de circonstances pour arriver à la conquête de Gardiki.

Toute la population de Gardiki était musulmane, et sa constitution, à plusieurs égards, républicaine; chaque famille envoyait un représentant au conseil général, dans lequel on choisissait treize membres pour former le gouvernement exécutif, dont les fonc-

tions étaient annuelles ; il avait le droit de vie et de mort.

La ville , située sur une montagne de forme conique , était composée de maisons solidement construites en pierres crenelées et défendues par des hommes courageux : c'étaient autant de petites forteresses bien approvisionnées dont il fallait faire le siège. Si les opérations traînaient en longueur , si on échouait momentanément , dans une seule attaque , les villages de l'Acrocéraune pouvaient se révolter ; et alors l'insurrection eût été soutenue par les autorités françaises de Corfou. A ces considérations , se joignait celle de la résistance qu'on devait attendre de Moustapha , pacha de Delvino , devenu le chef du parti français et des principaux beys du Chamouri , qui avaient

cherché un asile parmi les Gardikiotes. Aussi espérait-on que leur défense serait celle du désespoir; on les animait par les assurances d'une protection efficace du Grand-Seigneur, protection qui leur était annoncée, s'ils pouvaient tenir pendant quelques mois. Un émissaire expédié secrètement de Constantinople, fut chargé de décider les beys, ennemis du visir, à se rallier tous à Gardiki et à s'y défendre. Sans ces assurances, ils auraient trouvé une retraite plus assurée à Corfou, près du général Donzelot, qui ne cessait de prodiguer aux réfugiés et aux proscrits de l'Épire, ses secours et ses bienfaits. Ali pacha, loin d'être déconcerté ou alarmé par cette nouvelle ligue, n'y vit qu'une occasion favorable de se débarrasser d'un seul coup de tous ses ennemis. Gar-

diki était d'ailleurs cette même ville qui l'avait tant offensé dans la personne de sa mère, et dans la personne de sa sœur Chäinitza. Regardant toujours comme un devoir sacré d'accomplir la dernière volonté de sa mère, il voulait faire boire la coupe de la vengeance jusqu'à la lie, à une ville maudite par sa famille, et devenue le repaire de ses ennemis les plus acharnés. Nul doute que sa sœur Chäinitza ne l'excitât elle-même à la vengeance.

Ali lui avait fait épouser en premières noces l'ancien pacha d'Argyro-Castron, contre lequel il avait nourri depuis une haine profonde. On l'accusait, car de quel crime ne l'a-t-on pas cru capable, d'avoir long-temps sollicité sa sœur de faire empoisonner son mari, et sur son refus, de l'avoir fait assassiner lui-même par son frère Soliman, et enfin d'avoir récompensé un fratricide par l'hymen incestueux

de sa sœur avec l'assassin de son époux. De cette première union, il n'était resté à Chaïnitza qu'une fille, mariée au bey de Cleïssoura, mort jeune, naturellement selon les uns, et selon d'autres assassiné par Ali, comme trop attaché aux intérêts d'Ibrahim, pacha de Bérat. Ali s'emparant de toutes ses possessions, fit relever le château de Cleïssoura, clef de cette partie de l'Épire. De son union avec Soliman, Chaïnitza eut deux fils, l'un nommé Elmas-Bey, l'autre Aden-Bey, morts tous les deux à la fleur de l'âge. Le premier venait d'être nommé gouverneur de la Thessalie; le plus jeune, adoré de sa mère, avait épousé la dernière des trois filles d'Ibrahim Pacha, alliance qu'Ali ne lui avait fait contracter qu'afin de prolonger l'illusion de celui dont il avait résolu la perte. On avait vu Chaïnitza inconsolable de la mort d'Aden-Bey, briser à coups de marteaux les diamans

de ce fils chéri et les siens, brûler ses cachemires, ses fourrures, et obliger la veuve de son fils, de coucher à ses côtés par terre, sur une natte de paille. Les glaces et les ornemens de son sérail avaient été mis en pièces. On avait peint en noir les vitraux de ses appartemens. Toute apparence de bonheur était bannie de son palais. A jamais inconsolable, Chaïnitza s'était confinée à Libochobo, la seconde ville du canton de Drynopolis, située dans une région élevée et fertile du mont Mertchica. Le visir, dont Libochobo fut une des premières conquêtes, y avait fait bâtir un superbe sérail, destiné à sa sœur. Là, vivait dans le deuil et les larmes cette orgueilleuse et cruelle souveraine de la Dryopie. L'ouverture de la campagne contre les Gardikiotes, dont elle attendait l'issue avec anxiété, vint faire diversion à sa douleur. Tout ne respirait que la guerre dans Gardiki et dans

le camp du visir. On touchait au mois de janvier 1802. Les Gardikiotes se préparant à la plus vigoureuse résistance, donnèrent le commandement de leurs troupes, où figuraient plusieurs chefs, à **Demir Dosti**, général d'une prudence consommée, et d'une bravoure à toute épreuve. L'armée du visir était commandée par **Émir-Bey** et par **Jousouf l'arabe**, deux de ses officiers les plus expérimentés. Elle était si nombreuse que tous les jours on distribuait, en rations de pain de calamboci, cinq cents charges de chevaux.

Les opérations n'avancèrent qu'avec lenteur; il n'y eut d'abord que des affaires d'avant-poste, où l'on se battit avec des chances diverses pendant un mois entier. Les généraux d'Ali se bornaient à détruire les villages dépendans de Gardiki, et à faire reculer les avant-postes, soit qu'ils voulussent traîner la guerre en longueur, soit qu'ils fussent

toujours dominés par le désir d'épargner une population mahométane. Connaissant l'humeur vindicative du visir, ils lui représentent, dans leurs dépêches, l'extrême difficulté de prendre la ville d'assaut, et demandent à être autorisés de proposer aux Gardikiotes les termes de la capitulation accordée aux habitans d'Argyro - Castron.

Ali, pénétrant leur dessein, mande Athanasi-Vaia, officier sur la discrétion et la fidélité duquel il pouvait compter, et le faisant partir pour l'armée, avec un corps de troupes grecques et arnautes, il lui donne l'instruction d'agir de concert avec les autres corps grecs, déjà employés sous les murs de Gardiki. Déjà des symptômes de découragement s'y faisaient apercevoir. Cette partie du peuple, accoutumée à vaquer aux travaux de l'agriculture et à errer librement dans les montagnes avec ses troupeaux, se trouvait trop à l'étroit dans

les lignes qu'il fallait garder avec vigilance et défendre avec intrépidité. Dès qu'Athanasî fut arrivé au camp, il assembla un certain nombre d'officiers de son choix, leur montra les ordres formels du visir, joignit leurs corps aux troupes qu'il venait d'amener, et sans rien communiquer aux généraux turcs, les conduisit, le sabre à la main, à l'attaque de la ville. D'abord il emporte une grande ferme, fortifiée au pied de la montagne. Les Gardikiotes lâchent pied et se réfugient, en gravissant un sentier étroit, les uns dans la ville, les autres dans une espèce de citadelle qui en défendait les approches. Tout fut bientôt en confusion dans Gardiki, où les chefs ne s'attendaient nullement à un assaut. Les assaillans grecs, animés par l'exemple de leur général, et ravis de trouver une occasion de détruire une ville mahométane, bravent obstacles et dangers, et emportent aussi la citadelle. Ils pénètrent

même bientôt dans la ville, qui est livrée à toutes les chances d'un assaut, à la vue des troupes turques campées au bas de montagne. Le seul Sali Bey Goka et sa femme, que Mouctar avait répudiée, préférèrent se donner la mort plutôt que de tomber au pouvoir d'Ali. Les autres chefs, abandonnés de leurs soldats et des habitans, au lieu d'imiter cet exemple de courage, se réunissent dans un quartier de la ville encore intact, et là, au nombre de soixante-douze, beys et agas, ils s'empressent de souscrire leur soumission au visir, et de la faire accepter aux généraux turcs, qui font aussitôt cesser le carnage. Au nombre des prisonniers, figuraient Moustapha Pacha et Demir Dosti. Tous furent dirigés vers Janina, sous bonne escorte, et soutenus par l'espérance.

Leur route, comme celle des victimes, était parée de fleurs. A Janina, on les reçut au son des instrumens de

musique, et avec la pompe réservée à ceux que le peuple salue par ses acclamations. Ali, qui les attendait, debout dans son palais, s'avança lui-même à leur rencontre, et en les relevant, lorsqu'ils eurent baisé ses pieds et frappé la terre de leur front, il leur adressa quelques reproches, mais ni assez rudes ni assez amers pour alarmer leur sécurité. A chacun d'eux il assigna un traitement particulier et des appartemens dans l'enceinte de son château du Lac; il consentit même qu'ils conservassent leurs armes, leur garde accoutumée et leurs domestiques, louant ces derniers sur leur fidélité. Tous, en un mot, furent traités avec cette munificence qui était un de ses raffinemens de cruauté assez ordinaire quand il voulait faire sentir plus cruellement à ses victimes un revers de fortune. Ceci se passait au mois de février 1802. Dans la nuit du 6 au 7 mars, on entendit une vive fu-

sillade au château du Lac, suivie d'un cri sinistre qui apprit à la ville effrayée que les ôtages étaient attaqués. Le bruit se répand le lendemain que le visir, accoutumé à ne rien respecter, a essayé de les surprendre pour les faire égorger au milieu des ténèbres, mais qu'étant sur leurs gardes, et retranchés dans leurs appartemens, ils ont fait feu sur leurs assassins, ce qui leur a donné l'avantage d'attendre au jour pour obtenir quartier, qu'alors ils ont rendu leurs armes; qu'Ali n'ayant osé les faire massacrer à la vue du peuple, s'est contenté de les charger de chaînes, sous prétexte qu'ils avaient tenté de s'évader, et qu'il les a fait transférer dans les prisons du monastère de Sotiras, situé au milieu du Lac.

Maître, alors, de Moustapha pacha et des soixante-douze ôtages, Ali annonce à toute sa cour la résolution de se rendre à Gardiki. Son but est, dit-

il, d'y rétablir l'ordre, d'y instituer un tribunal, et d'y organiser une police protectrice des habitans.

La cruelle Chäinitza s'était ranimée à la nouvelle de la prise de Gardiki, son cœur s'était réchauffé à la vengeance, elle avait écrit au pacha : « Je » ne te donnerai plus le titre de visir, » ni le nom de frère, si tu ne gardes » pas la foi jurée à notre mère sur ses » restes inanimés. Tu dois, si tu es fils » de Khamco, tu dois détruire Gardiki, » exterminer ses habitans, et remettre » ses femmes et ses filles en mon pou- » voir, afin d'en disposer suivant mes » volontés! Je ne veux plus coucher » que sur des matelas remplis de leurs » cheveux. Maître absolu des Gardi- » kiotes, n'oublie pas les outrages que » nous reçumes d'eux aux jours de » notre humiliante captivité; l'heure » de la vengeance est arrivée, qu'ils » disparaissent de la terre. »

Le troisième jour après son départ de Janina, le visir descendit au palais de sa sœur, à Libochobo. Après leur première entrevue, on remarqua que les larmes de Chainitza, qui n'avaient pas cessé de couler depuis la perte d'Aden-Bey, son fils chéri, s'arrêtèrent comme par enchantement. Son appartement, orné jusqu'alors de tentures lugubres, fut couvert de tapis de Perse et d'ameublemens précieux, ses femmes reprirent leur parure, elle-même reparut en public et reçut des visites comme aux jours de ses prospérités, quand elle couronna ses enfans du bandeau nuptial. Elle célébra le retour de son frère par des festins, des chants et de la musique. Ali, en quittant le banquet auquel il avait présidé, se rendit au château de Chendria.

Construit au couronnement d'un rocher peu éloigné de la rive droite du Celydnus, ce château domine au loin la

vallée de Drynopolis ; des hauteurs voisines on aperçoit la ville de Gardiki et tout son territoire. Là, le visir fit dresser son tribunal. Dès le matin, les hérauts chargés de proclamer ses ordres étaient montés à Gardiki, publiant en son nom une amnistie générale, et enjoignant à tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, de se rendre à Chendria, pour entendre, de la bouche même du visir, l'acte qui les rendait au bonheur.

Malgré cette déclaration, la consternation était générale parmi les habitans. Les mosquées étaient remplies de vieillards et de jeunes gens qui invoquaient Dieu et son Prophète. Les femmes faisaient retentir les airs de leurs cris déchirans ; elles s'échappaient du harem pour arrêter, pour voir, pour embrasser leurs époux, leurs enfans, ou leurs frères. Par un pressentiment fatal, on se disait adieu, comme si on

se fût quitté pour jamais. Les Gardikiotes s'acheminent tristement vers Chendria , ils descendent les côteaux , et , arrivés dans la plaine , se retournent pour saluer leur ville natale , avant qu'elle disparaisse à leurs regards. Glacés par la douleur , ils mêlent le nom de Gardiki à leurs gémissemens ; et , s'arrachant avec effort du lieu où ils aperçoivent encore leurs foyers domestiques , il passent le Celydnus , montent à Chendria , et se prosternent aux pieds du visir , qui les attendait entouré de trois mille satellites. Là , ils lui demandent grâce et implorent sa pitié au nom de tous les sentimens capables d'émouvoir le cœur des hommes. Ali semble s'attendrir , des larmes mouillent ses paupières ; il relève les supplians , les rassure , les appelle ses frères , ses fils , les bien - aimés de son cœur ; fait approcher ceux qu'il avait connus autrefois , leur rappelle les guerres passées ,

le temps de leur jeunesse, et jusqu'aux jeux de leur enfance. Enfin, il les congédie comme à regret, leur intimant de se rendre tous dans l'enceinte du khan voisin de Valiaré: il s'y rendra lui-même, dit-il, car il veut prononcer définitivement sur leur sort. Les malheureux Gardikiotes s'éloignent, la mort dans l'âme, à la file l'un de l'autre, environnés par les gardes.

Deux heures après, Ali se fit descendre de Chendria dans un palanquin élevé sur les épaules de ses Valaques: ceux-ci, fiers de le porter, vinrent le déposer sur sa calèche, ornée de matelas en brocard et de cachemires précieux. Alors, faisant signe à ses tchoardars de le suivre, et à son cocher de fouetter ses chevaux, il arrive au khan, dont il parcourt et mesure l'enceinte, comme pour s'assurer s'il n'y a aucune issue pour la fuite. Arrêtant sa calèche à la porte même du khan, il fait com-

paraître devant lui tous les prisonniers l'un après l'autre ; il les interroge sur leur âge, sur leur famille, leur profession ; il les sépare en deux classes, faisant diriger en lieux de sûreté la plus grande quantité, et renvoyant les autres, au nombre de six cent soixante-dix, dans la cour du khan, qui était un enclos carré et sans abri.

Parcourant alors le front de ses troupes, il prend une carabine de la main d'un soldat, et crie d'une voix forte: *vras!* (tue!) mais les Mahométans restent immobiles, et un murmure s'échappe de leurs rangs. Quelques-uns jettent même leurs armes à terre. Ali veut haranguer : on entend aussitôt plusieurs voix s'écrier de concert, « que » les Mahométans ne peuvent tremper » leurs mains dans le sang des Maho- » métans. » Ali s'adresse au corps auxiliaire des Mirdites, qui servaient sous ses drapeaux et qu'on appelait le

bataillon *noir*, à cause de la couleur du camail qui leur couvrait les épaules et la tête; ils se refusent également de massacrer les malheureux sans défense.

« Rendez aux Gardikiotes les armes
 » dont on les a dépouillés, lui disent
 » les chefs des Mirdites; qu'on les fasse
 » sortir en rase campagne pour se dé-
 » fendre, et, s'ils acceptent le combat,
 » tu verras comme nous saurons te
 » servir! » Ali, écumant de rage, se croyait abandonné, lorsqu'Athanasivaïa, le plus lâche instrument de ses crimes, lui dit à voix haute: « Sei-
 » gneur, je t'offre mon bras; que tes
 » ennemis périssent! » Et, à la tête de ses bataillons grecs, il se précipite sur les murailles du khan, où étaient renfermées les victimes. Partagés encore entre la terreur et l'espérance, les malheureux Gardikiotes voient paraître tout-à-coup sur les murs de leur enceinte une nuée de brigands armés qui

les cernent, et, les couchant en joue, les mettent sous l'empire de la mort. A un signal donné par le visir, qui élève sa hache d'armes, le massacre commence par une décharge générale de mousqueterie, suivie d'un long hurlement. Des soldats, placés aux pieds des murailles, donnaient aux meurtriers d'autres armes avec leurs charges, pour entretenir un feu roulant, à travers lequel on entendait des cris lamentables. La fusillade renversait le fils à côté du père; le sang des vieillards se mêlait à celui des adolescents; ceux qui, n'étant que blessés, ou pas atteints, essayaient d'escalader les murs, étaient poignardés. La fureur du désespoir donna des armes à quelques-uns; ils arrachèrent des pierres du pavé et des murailles, et blessèrent plusieurs de leurs bourreaux. D'autres, croyant échapper à la mousqueterie, se réfugièrent dans un appartement du khou;

mais les Grecs y mirent le feu, et les malheureux réfugiés périrent dans les flammes. Quelques-uns, enfin, s'étant fait jour à travers les balles, viennent se jeter aux pieds d'Ali, en implorant sa pitié; mais toujours impitoyable, il ordonne à ses chiaoux et à ses kaivasis de les tailler en pièces à coups de sabre. Pas un seul de ces malheureux ne fut épargné. Les cadavres, au nombre de près de sept cents, furent laissés sans sépulture dans l'enceinte même du khan : on en mura la porte, et on y plaça une inscription portant ces mots : *Ainsi périssent tous les ennemis de la maison d'Ali!*

Le jour même de cette boucherie horrible, Ali signa l'arrêt de mort des otages qu'il tenait renfermés dans les prisons du monastère de Sotiras, au milieu du lac. Demir Dosti et soixante et dix beys passèrent successivement par la main des bourreaux; la plupart

furent étranglés ; on trancha la tête à un petit nombre. Le lac rejetait les cadavres ; on trouvait sur les routes des troncs sans têtes , dévorés par les chiens ; on voyait dans plusieurs endroits , près du lac , des tombeaux nouvellement recombés. La consternation était générale dans Janina. On tremblait de se parler dans les rues ; on évitait même de se saluer. Les marchés publics étaient déserts ; on ne se rendait plus ni aux mosquées , ni aux églises ; des patrouilles nombreuses parcouraient les rues. Les délateurs épiaient les moindres discours , et le soupçon planait sur toutes les têtes. On ne se demandait qu'avec mystère où était le visir.

Il consommait la ruine de Gardiki. Après le massacre de Valarié , il s'était rendu dans cette ville , naguère si florissante , et avait ordonné qu'elle fût complètement rasée. Gardiki retentissait des lamentations des femmes et des

enfans qu'on arrachait aux foyers paternels. Des mères accoutumées à l'opulence, de jeunes filles que l'hymen était prêt à couronner, furent livrées d'abord à la violence et à la brutalité de la soldatesque, puis trainées à Libochobo, devant l'implacable Chäinitza, qui, l'insulte à la bouche, ordonna impérieusement qu'on arrachât leur voile, et qu'on leur coupa la chevelure en sa présence; puis, foulant aux pieds tout cet amas de cheveux, elle en fait remplir les coussins de son divan, qu'on place sur une estrade. Là, elle prononce l'arrêt suivant, répété aussitôt par les crieurs publics :
« Malheur à quiconque donnera un
» asile, des vêtemens et du pain aux
» femmes, aux filles et aux enfans de
» Gardiki! Ma voix les condamne à
» errer dans les forêts, et ma volonté
» les dévoue aux bêtes féroces, dont
» ils doivent être la pâture, quand

» ils seront anéantis par la faim. »

Frappées de cet anathème, ces malheureuses victimes, sans asile, et abandonnées dans les montagnes, passèrent le reste du jour et la nuit entière exposées aux injures de l'air, et faisant retentir les rochers de Libochobo de leurs gémissemens. Il y en eut qui, saisies avant le terme des douleurs de l'enfantement, virent arriver la mort sans secours; d'autres expirèrent dans les tourmens du besoin ou dans le délire du désespoir.

Les restes de cette malheureuse population, errante et sans asile, auraient péri de faim ou de misère, si Ali, moins dénaturé que sa sœur, n'eût révoqué sa sentence, en décidant que les Gardikiotes seraient vendus pour être dispersés dans des lieux éloignés, et que tous leurs biens seraient réunis à ses domaines. Mais confirmant l'anathème qu'il avait lancé contre leur

ville, défense fut faite, par son ordre, de rebâtir sur son terrain une seule maison, tant que sa dynastie régnerait sur l'Épire. Ali se fit gloire depuis de sa vengeance barbare, qu'il regardait comme un acte de justice et de piété filiale.

Depuis quarante ans Ali gouvernait l'Épire en souverain, lorsque la Porte, dont les immenses trésors du pacha avaient éveillé la cupidité, résolut de s'en emparer; mais Ali n'était pas homme à se laisser dépouiller si facilement, il se prépara à la plus vigoureuse résistance.

Churchid, général en chef de l'armée ottomane, tenait Ali étroitement bloqué, et ne laissait rien ignorer au divan, dont il avait conquis la confiance par l'énergie de ses opérations et la justesse de ses vues. Le 13 novembre, il reçut un nouveau renfort de troupes asiatiques, qui éleva son armée de blo-

cus à vingt-cinq mille hommes. Il était d'ailleurs investi d'un firman qui enjoignait à tous les autres pachas voisins de marcher sous ses drapeaux sur sa simple réquisition. Dès-lors il fit ouvertement des dispositions pour s'emparer des forts de Janina par escalade. En même temps il faisait armer une escadrille, dans l'intention d'attaquer l'île du Lac, dont Ali préparait l'évacuation. Churchid fit annoncer dans son camp que l'assaut général aurait lieu le 20 novembre. Les bruits qu'il fit semer adroitement tendaient à entraîner des défections dans la garnison d'Ali, et de l'amener lui-même à entrer en négociation, car Churchid voulait surtout le prendre vivant avec ses trésors. Dans toutes les instructions qu'il recevait de Constantinople, on lui recommandait expressément de diriger sa principale attention sur les trésors d'Ali, qu'on faisait monter à une somme énorme,

tant en espèces qu'en bijoux et en lingots.

Ali, renfermé dans son dernier repaire, avec une poignée d'hommes déterminés à mourir, fit notifier à Churchid que son intention était de mettre le feu à deux cents milliers de poudre et de se faire sauter, si le Sultan ne lui accordait pas sa grâce ou sûreté pour sa vie.

Dans cette terrible perplexité, Churchid, après avoir pris l'avis de son conseil, fit annoncer au rebelle, par un de ses officiers envoyés en parlementaire, qu'enfin Sa Hautesse avait eu égard à ses sollicitations et à ses instances, qu'elle daignait accorder au visir Ali son pardon.

Le séraskier du Sultan, ajoutait que le firman de clémence allait être expédié, mais qu'au préalable il convenait qu'Ali se rendit dans l'île du Lac, afin d'y conférer avec Churchid en personne,

enfin pour lui donner un témoignage sincère de réconciliation et une garantie particulière de sa sûreté. Le séraskier consentait à ce que toutes choses restassent sur le même pied où elles se trouvaient dans la citadelle, c'est-à-dire que la mèche allumée demeurât confiée à Sélim, et la garnison dans le même état.

Ali accède à la proposition de Churchid, soit aveuglément, soit qu'il fût dans sa destinée de se laisser prendre aux mêmes pièges qu'il avait tendus si souvent lui-même à ses ennemis. Il s'embarque avec une douzaine de ses officiers et se rend à l'île du Lac.

On en était là de part et d'autre, lorsque le 5 février au matin, Churchid pacha dépêche vers Ali Hassan pacha, ancien amiral de Sa Hautesse, pour lui annoncer qu'il vient enfin de recevoir l'acte de pardon de son souverain. Le séraskier l'en félicitait en l'invitant,

dans un jour de bonheur pareil, à donner une preuve éclatante de sa soumission. Il lui demandait en conséquence de donner, avant tout, des ordres; d'abord à Sélim, pour qu'il eût à remettre la mèche allumée, et ensuite à la garnison pour qu'elle évacuât son dernier retranchement, après avoir arboré le drapeau impérial; qu'alors seulement on lui notifierait l'acte de clémence du Grand-Seigneur.

A cette sommation, les yeux d'Ali se désillèrent; mais il n'était plus temps. Il répondit qu'en partant de la citadelle il avait ordonné à Selim de n'obéir qu'à son ordre verbal; que toute autre injonction écrite ou même signée de sa main, n'aurait aucun effet auprès de ce fidèle serviteur, et qu'il demandait, par conséquent, à aller lui-même lui intimer l'ordre de ce retirer. On lui refusa cette faculté, et il s'ensuivit une longue discussion, où toute la sa-

gacité et l'adresse d'Ali pacha, ne purent rien contre un parti pris. Les officiers du séraskier lui renouvelèrent les protestations les plus fortes, jurèrent même sur l'Alcoran, qu'on n'avait aucune intention de le tromper. Enfin, Ali après avoir flotté entre la résolution et la défiance, soutenu encore par un faible rayon d'espoir, voyant d'ailleurs que rien ne pourrait changer sa position, finit par se décider. Il tire alors de son sein la moitié d'une bague dont l'autre moitié était dans les mains de Sélim. « Allez, dit-il, présentez-lui » ceci, et ce féroce lion se changera en » un timide et obéissant agneau. » En effet, à la vue de ce signe convenu, Sélim s'étant prosterné, éteignit la fatale mèche et fut aussitôt poignardé. La garnison, à qui on déroba la connaissance de ce meurtre, informée de l'ordre qu'avait donné Ali pacha, arbora aussitôt le pavillon impérial et fut re-

levée par un autre corps de troupes.

Il était alors midi, et Ali pacha, retiré dans l'île du Lac, éprouvait un affreux battement de cœur sans pourtant que ses traits fussent altérés par l'agitation. Dans ce moment solennel, il montrait une contenance ferme et courageuse au milieu de ses officiers, la plupart défaits ou accablés. De fréquens bâillemens de sa part, indiquaient néanmoins que la nature n'avait pas perdu tous ses droits sur cette âme forte. Mais quand Ali considérait ses armes, son poignard, ses pistolets, son tromblon, alors son front s'épanouissait et son œil étincelait du feu de l'audace. Il était assis en face de la porte d'entrée de la salle des conférences, lorsque vers les cinq heures après midi, on vit arriver avec un visage sombre, Hassan pacha, Omer bey brioni, le sélictar de Churchid pacha, et quelques autres chefs de l'armée turque avec leur suite.

A leur aspect, Ali se lève avec l'impétuosité de la jeunesse, la main sur ses pistolets de ceinture : « Arrêtez!..... » Que m'apportez-vous ? crie-t-il à Hassan d'une voix tonnante. — Le firman de Sa Hautesse; connaissez-vous ces sacrés caractères? (en lui montrant la signature). — Oui, et je les révère! — Eh bien, répond Hassan, soumettez-vous au destin, faites vos ablutions, votre prière à Dieu et au Prophète; votre tête est demandée.... » Ali ne laissant pas achever. — « Ma tête, réplique-t-il en fureur, ne se livre pas si facilement. » Ces mots, dits rapidement, sont accompagnés d'un coup de pistolet, dont la balle brise la cuisse de Hassan. Aussi prompt que l'éclair, Ali tire aussitôt deux autres coups de pistolets qui tuent deux de ses adversaires. Déjà il tenait en joue son tromblon rempli de chevrotines, lorsque le sélictar, dans la mêlée,

(car les affidés d'Ali défendaient leur maître avec fureur), le perce d'une balle dans l'abdomen. Une autre balle lui traverse la poitrine et il tombe en criant à un de ses sicaires : « Va, cours, »
ami ! va tuer sur-le-champ la pauvre »
Vasiliki, afin que ces chiens ne la »
profanent pas ! » A peine a-t-il achevé ces mots qu'il expire, après avoir tué ou blessé quatre des principaux officiers de l'armée turque.

(c) **O**N a beaucoup parlé, on a beaucoup écrit sur, pour et contre le suicide. Les philosophes de l'antiquité, les philosophes modernes ont traité ce sujet; nous ne mettrons pas en question une chose jugée par tant de grands hommes; notre intention est simplement de rapporter quelques anecdotes à ce sujet.

Avant qu'Alexandre eut soumis la superbe Athènes, Démosthènes cherchait par ses éloquens discours à rallumer dans l'âme de ses compatriotes l'amour de l'indépendance, qui seule pouvait leur assurer la victoire. Au milieu d'un des discours les plus énergiques de ce grand homme, un Athénien fend la presse qu'entourait la tribune, interrompt l'orateur, demande la parole, l'obtient, et s'exprime en ces termes: « O Athéniens! j'ai à ma campagne un mûrier où plusieurs de vous se sont

déjà pendus: je veux l'abattre pour bâtir à la place, et je viens vous en prévenir, afin que si quelqu'un de vous voulait s'y pendre encore, il se hâtât de le faire. »

Ce discours bizarre fut accueilli par les applaudissemens de l'assemblée.

ON rapporte qu'une Anglaise, après avoir lu Newton, écrivit sur le dernier feuillet: « Newton, je doute encore: je vais m'éclaircir. » Et elle se pendit aussitôt.

Nous pourrions rapporter une foule de traits de ce genre qui aideraient à prouver que l'opinion que nous avons émise et qui fait le sujet de cette note, est juste et raisonnable; mais les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas des citations plus étendues.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. Ier. Délivrance du Marquis.	Page 5
CHAP. II. Conclusion.	12
Notes et Anecdotes historiques.	23

FIN DE LA TABLE.

FIN







